

R

UNIVERSITE DE TOULOUSE

ARSÈNE VERMENOUE

(1850-1910)

ET

LA HAUTE-AUVERGNE DE SON TEMPS

TOME SECOND

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines
de l'Université de Toulouse

11318

PAR

JEAN MAZIÈRES

*professeur
à l'Institut Catholique
de Toulouse*



SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
PARIS

ARSÈNE VERMENOUE

(1880-1910)

LA HAUTE-AUVERGNE DE SON TEMPS

ARSÈNE VERMENOUE

et

La Haute-Auvergne de son temps



JEAN MAZIERES

h° Ln 27
88494
(2)



ARSENÉ VERMENOUE

La Haute-Auvergne de son temps



Faint handwritten or stamped text in the bottom right corner, possibly a date or reference number, including what appears to be '18...' and '18...'.

UNIVERSITE DE TOULOUSE

ARSÈNE VERMENOUE

(1850-1910)

ET

LA HAUTE-AUVERGNE DE SON TEMPS

TOME SECOND

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres

et Sciences Humaines

de l'Université de Toulouse

PAR

JEAN MAZIÈRES

professeur

à l'Institut Catholique

de Toulouse



SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
PARIS

ARSÈNE VERMENOUEZ

(1830-1910)

ET

LA HAUTE-AUVERGNE DE SON TEMPS

TOME SECOND

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines
de l'Université de Toulouse

PAR

JEAN MAZIERES

Professeur
à l'Université de Toulouse



SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
PARIS

QUATRIEME PARTIE

**Les années glorieuses
(1900-1904)**

QUATRIÈME PARTIE

Les années glorieuses
(1900-1901)



L'année 1900 marque un changement considérable dans la vie de Vermeuzouze. Il se retire alors des affaires. Ainsi prennent fin ses années d'activité commerciale. Sa retraite à Vielles amènera la disparition de *Lo Cobreto*. Dès lors, son activité félibréenne sera bien réduite. Sans doute, il ne renonce pas à la polémique, mais son activité de journaliste se ralentit. Elle subira même, pour un temps, une interruption. Seule la virulence du combisme le ramènera momentanément à collaborer à la *Croix du Cantal* et à la *Croix Cantalienne*.

Après les années actives, voici que s'ouvrent, pour Arsène Vermeuzouze, des années glorieuses. Elu majoral du félibrige, il rencontre à Montpellier et à Maguelonne Mistral qui lui témoigne sa grande estime. Dès lors, il sera traité avec honneur aux réunions félibréennes auxquelles il prendra part à l'occasion de la Sainte-Estelle. La publication d'*En Plein Vent* lui assure, d'abord en Auvergne, puis à Paris, où critiques et poètes découvrent son talent, une grande considération et parfois de l'admiration et de l'enthousiasme. Il collabore aux revues parisiennes, noue des relations avec les poètes en renom, se fait connaître dans la capitale et en France. Le succès de *Mon Auvergne*, que consacre le prix de poésie Archon-Despérouses, attribué par l'Académie française, marque le plus haut point de la renommée de Vermeuzouze et la fin de ces années glorieuses auxquelles succéderont les années de maladie qui seront pour le poète des années d'épreuves cruelles, à partir des derniers mois de 1904.



L'année 1900 marqua un changement décisif dans la vie
Vermontaise. Il se retrouva alors des hommes dont le rôle
fut d'ouvrir à l'agriculture commerciale les portes de l'État
et de lui donner son véritable caractère moderne.
C'est dans ce but que furent organisés les concours
internationaux de produits agricoles et de produits
industriels. Ces concours eurent lieu en 1884, 1892, 1896,
1900, 1904 et 1908. Ils furent organisés par le
Comité d'État de l'agriculture et de l'élevage.
Ces concours ont eu pour résultat de donner à
l'agriculture une impulsion décisive. Ils ont permis
de mettre en évidence les progrès réalisés et de
montrer les ressources de l'État. Ils ont également
servi de moyen de propagande et de recrutement.
Ils ont permis de faire connaître les produits
agricoles et industriels de l'État et de les mettre
en concurrence avec ceux des autres États.
Ils ont également permis de faire connaître les
méthodes de culture et d'élevage et de les faire
appliquer. Ils ont permis de faire connaître les
résultats de la science et de les faire appliquer.
Ils ont permis de faire connaître les besoins de
l'agriculture et de les faire satisfaire.



CHAPITRE I

LA RETRAITE A VIELLES

I. — DÉPART DE LA RUE D'AURINQUES ET INSTALLATION A VIELLES

Dans les premiers mois de l'année 1900, Arsène Vermenouze rompait son contrat d'association commerciale avec ses cousins Eugène et Adrien Garric. Il quittait la vieille demeure du 18 de la rue d'Auriques pour aller vivre, désormais, dans sa maison natale de Vieilles (1), auprès de sa mère et de sa sœur, de son beau-frère, et de ses deux nièces.

Pourquoi s'éloignait-il de la distillerie où depuis quinze ans s'était exercée son activité ? « La maladie commençait à le miner (2) », dit Ajalbert. De fait, Vermenouze, sans être encore vraiment malade, ressentait la fatigue. Les voyages de représentation et la comptabilité, dont il avait la charge dans la maison de commerce, commençaient à lui coûter. A cause sans doute de son esprit d'indépendance, de son caractère, généreux mais irascible et difficile, une certaine mésentente était survenue entre lui et ses associés. Las, il aspirait au repos. Epris de liberté, il désirait se livrer sans entraves à ce qui, de tout temps, fut la passion de sa vie : la chasse et les courses à travers champs. Conscient désormais, alors qu'il parvenait à la cinquantaine, de son talent de poète, affirmé par la parution de *Flour de Brouso*, par la publication dans *Lo Cobreto* de poèmes languedociens accueillis avec faveur, par la parution toute prochaine d'*En Plein Vent* ; encouragé par Ajalbert, Armand Delmas, Louis Farges ; apprécié de Mistral, de Perbosc, d'Estieu et d'autres éminents écrivains du félibrige, Arsène Vermenouze rêvait de consacrer totalement à la poésie les dernières années d'une existence jusque là trop absorbée par les affaires commerciales.

Il se sépara donc de ses cousins. Un règlement intervint. En sortant de la distillerie il emporta soixante mille francs qui représentaient sa part dans l'affaire. C'était, à l'époque, une somme importante. Elle suffisait à lui assurer l'indépendance dans une retraite aisée (3).

*
**

(1) Cf. Jean Ajalbert : *Au cœur de l'Auvergne*, p. 168.

(2) *Ibid.*

(3) Conversation avec Mme Roquetanière, à Vieilles, le 14 août 1954.

Arsène Vermenouze s'installa à Vielles.

Aux premiers jours de mars, à l'abbé Courchinoux, il exposait brièvement l'emploi de son temps : « Je passe ma vie, lui écrivait-il, à courir les champs, sans grand résultat, si ce n'est une recrudescence d'appétit et de sommeil (4). »

Il déplorait la rareté du gibier. Parfois cependant il lui arrivait d'abattre un lièvre ou un « porte-plumes » que, « du fond de (sa) retraite », il envoyait à son ami. L'abbé remerciait. Mais le gibier ne lui suffisait pas. Chef de publications, il réclamait aussi et surtout de la copie. Il stimulait Vermenouze à écrire :

« Il me faut des vers. Envoyez donc au plus tôt ! La *Croix* et *Lo Cobreto* attendent avec une égale impatience. Vite, vite, et vite ! Revenez-nous chargé comme une abeille du même butin mellifluent ! (5) »

Le polémiste n'était pas moins exigeant que le poète, en l'abbé Courchinoux :

« La période électorale est ouverte à Aurillac. Voilà Sylvestre sur la chaussée et le maire fort en peine. Vous pouvez trouver là matière à exercer votre verve caustique. N'y manquez pas (6). »

Mais, loin d'Aurillac, pris par la vie au grand air, Arsène Vermenouze songeait moins à écrire. *Lo Cobreto* et les *Croix* publièrent de lui moins de poèmes et moins d'articles, durant cette première année de sa retraite aux champs.

II. — ARSÈNE VERMENOUBE MAJORAL DU FÉLIBRICE LA SAINTE-ESTELLE DE MAGUELONNE ET LA RENCONTRE AVEC MISTRAL (27 mai 1900)

Dès 1896, à la parution de *Flour de Brouso*, félibres de Provence et de Languedoc, Pierre Devoluy (7) et Albert Arnavielle (8), souhaitaient voir Vermenouze entrer au Consistoire. Ils le pressaient de poser sa candidature. A son tour, en 1898, dans la revue *Lemouzy*, Sernin Santy, sous-capiscol de l'École limousine, rappelait les titres de Vermenouze à être élu majoral. Vermenouze, disait-il, avait publié *Flour de Brouso*. Les Jeux Floraux de Toulouse avaient accordé à son recueil une haute récompense. Le poète continuait à écrire et à faire paraître des poèmes en langue d'oc. Nul plus que lui n'était attaché aux gloires de la petite patrie. L'Auvergne, qui avait produit tant d'illustrations, méritait bien une place au Consistoire. Et « pour la représenter, écrivait Sernin Santy, le capiscol de l'*Escolo Oubergnato*, qui a donné des preuves éclatantes de son dévouement à l'œuvre

(4) Arsène Vermenouze à l'abbé Courchinoux. Vielles, 5 mars 1900. Inédit.

(5) Fr. Courchinoux à Vermenouze. Aurillac, 28 mars 1900. Inédit.

(6) *Ibid.* Vermenouze donnera, à la *Croix du Cantal*, le 29 avril 1900, *Les abstentionnistes*, à propos des élections municipales du 6 mai 1900.

(7) P. Devoluy à Vermenouze. Avignon, 16 mars 1896. Inédit.

(8) Arnavielle à Vermenouze. Montpellier, 20 juin 1896. Inédit.

commune, lors du voyage des félibres à Aurillac, à la Sainte-Estelle de 1895, semble tout indiqué. A cette époque on parla de sa candidature, si j'ai bonne mémoire. Toute la région verrait avec plaisir qu'on y pense à nouveau (9). »

Le jour allait venir où le vœu de Sernin Santy serait entendu et son espoir réalisé.

*
**

La Sainte-Estelle de 1900 est une grande date dans la vie d'Arsène Vermenouze. Elle marque son accession au majoralat et sa rencontre avec Mistral.

De Maillane, le 20 mai 1900, Mistral annonçait à Vermenouze : « Le Consistoire, réuni à Beaucaire, vient de vous nommer majoral du félibrige, en remplacement de Frédéric Donnadiou, de Béziers l'auteur de l'ouvrage : les *Précurseurs des Félibres* (10). »

Le maître invitait le nouveau majoral à assister à la Sainte-Estelle, qui serait célébrée le dimanche 27 mai à Maguelonne. Il faudrait être à Montpellier à 10 heures du matin, heure où les félibres partiraient tous ensemble pour Maguelonne. « La fête, disait Mistral, sera très belle et je serai plus qu'heureux de vous embrasser et d'embrasser en vous la fière poésie de la terre d'Auvergne (11). »

Dans le poème de la *Respelido*, composé pour la Sainte-Estelle de 1900, Mistral appelait en Provence tous les fils des provinces méridionales, « les beaux cousins du Limousin, les vendangeurs du Languedoc », les Toulousains et les Dauphinois. Il n'oubliait pas les Auvergnats :

« Les Cantaliens
Fils des vieux Gaulois,
Il faut bien que vous descendiez
Avec la cornemuse,

« Les Cantaliens
Fils des vieux Gaulois,
Il faut bien que vous descendiez
Et que vous nous régalez (12). »

« Mistral, a-t-on écrit, Mistral savait bien que notre pays est le donjon qui garde, au nord, le royaume du soleil (13). »

A l'invitation générale de la *Respelido*, à l'invitation personnelle qui lui était adressée, Vermenouze répondit. Au retour, dans *Lo Cobreto* du 7 juin, il donna un vibrant récit des fêtes félibréennes :

« C'est à Montpellier, le 27 mai, écrivait-il, que les félibres se

(9) Sernin Santy : Revue *Lemouzy*, cité par la *Croix Cantalienne* du jeudi 21 juillet 1898. Chronique d'Aurillac : *Aux majoraux*.

(10) Fr. Mistral à Vermenouze. Maillane, 20 mai 1900. Traduction. Inédit.

(11) *Ibid.*

(12) Fr. Mistral. *La Respelido*. — *La Renaissance*. Traduction. Repris dans les *Olivades*.

(13) *Lo Cobreto*, 15 août-25 septembre 1930 : *Frédéric Mistral*.

sont réunis et à Maguelonne que s'est tenue la félibrée.

« Ce jour-là, le rayonnant soleil du Midi, qui partage avec Mistral la royauté du Languedoc et de la Provence, sans doute afin de mieux fêter l'aède immortel qui l'a si génialement chanté,

« Grand soulevè de la Prouvènço,
« Gai coumpaire dóu mistrau »,

se leva encore plus radieux que de coutume (14). »

A Montpellier, la vue de Mistral émut vivement Vermenouze. Jamais encore il ne s'était trouvé en présence du maître prestigieux. Depuis si longtemps il entendait parler de lui ! Il lui apparaissait, dans le lointain, à travers son imagination, comme un vieillard vénérable, un patriarche sans âge. Et voici que se montrait à ses regards un homme plein de vie et d'une remarquable jeunesse, « grand et beau comme un olympien ». Toutes les mains se tendaient vers lui. Partout on clamait : Vive Mistral ! « Le fougueux Arnavielle » à qui Vermenouze demandait combien d'années encore Mistral « comptait prolonger son extraordinaire jeunesse », lui répondait : « Toujours ! »

C'est Arnavielle, que Vermenouze connaissait depuis la félibrée de 1895, à Aurillac et à Vic, qui présenta à Mistral le majoral d'Auvergne.

« Arnavielle, ou, si vous préférez, l'*Arabi*, comme ils l'appellent à Montpellier, fendit la foule en me poussant par les épaules et en criant : *Vaqui Vermenouzo, lou nouvèu Majourau !* » Avec un bon et joyeux sourire, les bras ouverts, Mistral se tourna de mon côté : *Aquo's tu, Vermenouzo, ah ! pecaïre, fai m'un poutou !... Je lui en fis deux, et autant au capoulié Félix Gras qui était là aussi, à côté du maître, et qui me rappela d'une voix émue la cordiale hospitalité et le bon accueil qu'il reçut à Aurillac l'année qu'il vint nous porter la *Coupo Santo* et la superbe félibrée de Vic-sur-Cère. Il ajouta, mélancolique : Mais où sont les neiges d'antan ? (15) »*

Cinq ans avaient passé et Félix Gras avait vieilli. Vermenouze le remarqua :

« Ces neiges, elles ont peut-être un peu déteint sur sa barbe qui est aujourd'hui « comme un ruisseau d'avril », mais sa belle figure bronzée, aux lignes pures, au large front, aux yeux noirs, doux et énergiques, n'a pas vieilli (16). »

De Montpellier les félibres gagnèrent Maguelonne :

« Nous primes le train pour Palavas et je vois encore, sous un ciel de métal en fusion d'où tombe une lumière aveuglante, ce paysage de mer et de soleil : le vert tendre des vignes, l'azur de

(14) *Lo Cobreto*, n° 66. Jeudi 7 juin 1900. A. Vermenouze : *A Maguelonne*.

(15) *Ibid.*

(16) *Ibid.*

l'eau, et, au fond de l'horizon, dans une buée d'or, d'énormes croupes de montagnes.

« Sur la moire immobile et lourde des lagunes, au milieu desquelles zigzaguent d'étroits chemins de halage, toute pavoisée de drapeaux et de bannières et remorquée par des chevaux musculeux et trapus comme ceux des bas-reliefs antiques, dans un glissement de rêve, une barque, une tartane, nous porte doucement vers Maguelonne. Et des voix chaudes et veloutées, tout ensemble mâles et suaves, de vraies voix du Midi, entonnent les chansons du Maître : *la Reino Jano, lou Bastimen* :

« Lou Bastimen vèn de Maiorco,
« Emé d'arange un cargamen... »

Et ce fut la rencontre d'un félibre à qui une forte amitié liera désormais Vermenouze : le docteur Marignan :

« Soudain, enjambant les chaises et les bancs qui garnissent le fond de la barque, une sorte de géant vêtu de noir, blond et moustachu comme un Gaulois, tel à peu près que j'ai dépeint Vercingétorix, s'avance vers moi. C'est le docteur Marignan dont l'âme est aussi héroïque que le nom ; c'est l'homme qui, avec Mistral, a créé et organisé la chose merveilleuse et sans pareille qui s'appelle le musée *Arlaten*. Après m'avoir vigoureusement serré la main : « Je vous connais, me dit-il, ou, si vous préférez, je connais votre livre, ce qui, d'ailleurs, est tout un ; et afin que vous ne preniez pas ce que je vous dis là pour de l'eau bénite de cour, écoutez plutôt. » Et ce docteur extraordinaire se met à me réciter tout mon *Flour de Brouso*. « Je vous ferai pourtant une querelle, ajoute-t-il. Pourquoi nous présentez-vous un Vercingétorix colossal, à longue et flave moustache ? Ce n'était pas un Gaulois mais bien un Celte, c'est-à-dire un homme probablement pas très grand, brun et brachycéphale, comme vous ; rien qu'à la conformation de votre tête j'ai vu que vous n'étiez pas d'ici. Il n'y a guère, en France, que les Bretons et vous surtout, les Auvergnats, qui avez gardé le crâne celtique. Quant à moi, qui par ma haute taille et ma barbe d'or rouge me rapproche assez du type absolument imaginaire, permettez-moi de vous le dire, que vous prêtez à Vercingétorix, je ne suis évidemment qu'un Gaulois. »

Dès le premier contact le docteur Marignan conquiert Vermenouze. Quand deux âmes également loyales et généreuses se rencontrent elles vibrent à l'unisson :

« Il est possible, dit Vermenouze, que le docteur Marignan, homme plein de science et d'érudition, ne soit en effet qu'un Gaulois. Mais quel charmant, quel généreux, quel enthousiaste et chevaleresque enfant des Gaules ! (17) »

(17) *Ibid.*

On arriva à Maguelonne. Vermenouze s'émut de la beauté du lieu, aux souvenirs de l'histoire, devant la mer, et aux vers d'une jeune poëtesse :

« Nous voici à Maguelonne, Maguelonne la Sarrazine, avec sa vieille église forteresse dont nous escaladons le toit en terrasse. Et là, en face de l'immensité, devant la grande mer latine — que va chanter tout à l'heure Félix Gras — la mer frissonnante et bleue, qui se déploie en symbolique croissant, comme si elle voulait rappeler par ce signe les hardis pirates barbaresques qui l'ont si longtemps écumée ; devant l'azur lumineux de cette Méditerranée magnifique où Charles Martel jeta les derniers Sarrazins échappés au formidable carnage de Poitiers, une exquise poëtesse, Mademoiselle de Trottvein, nous déclama avec une mimique et une diction impeccables un sonnet harmonieux et lapidaire (18). »

La cloche — *la campana de Magalouna* — appela les félibres au banquet. Ils se réunirent sous les ombrages du parc séculaire, autour d'une grande table en fer à cheval où présidaient Mistral et Félix Gras. Les poètes et les félibres comme leurs sœurs les cigales, dit Vermenouze, vivent de chansons, de soleil et de rosée. Le soleil, dans ce Midi éblouissant, ne manquait pas à la fête. Favorable à l'*estrambord* félibréen, il fit naître les chansons.

« Après l'hymne à la Coupe, entonné par Mistral d'une voix pleine et forte, on chanta la *Respelido*, la nouvelle chanson inédite du Maître, appel à tout le Midi, région par région.

« Puis Félix Gras se leva avec une majesté simple. Son discours souleva des applaudissements unanimes ; jamais peut-être le célèbre capoulié ne fut ni plus éloquent ni mieux inspiré. Dans la bouche de Félix Gras le provençal est certainement la plus belle et la plus harmonieuse de toutes les langues. D'ailleurs Aurillac et Vic ont été à même d'en juger. »

Le capoulié se réjouit de voir la porte de l'Université s'ouvrir à la langue provençale. Il demanda que s'ouvrît aussi à elle la porte de l'école primaire et qu'elle y fût enseignée aux paysans.

Vinrent enfin les toasts, les brindes félibréens. On remarqua ceux de Vermenouze, de Jourdanne, d'Arnavielle et de Chassary.

Vermenouze parle modestement du sien :

« Après m'être excusé, dit-il, et avoir rejeté sur le manque de temps, sur la nécessité où j'avais été de les improviser en wagon, la faiblesse et l'insuffisance des vers que j'allais dire, je pris à mon tour la parole et fus écouté avec beaucoup de bienveillance et d'attention (19). »

(18) *Ibid.*

(19) *Ibid.*

Ce sont vingt et trois strophes de cinq vers octosyllabes qu'il récita aux félibres.

Informé, disait-il, par Mistral de son élection de majoral, invité par le Maître à descendre à Montpellier, il était là, tout étonné que sur l'aile de son chapeau se fût posée, tel l'oiseau sur une branche, la cigale qui chante en terre provençale. Merci au Consistoire ! Certes, mieux que dans le Cantal, il eût facilement trouvé un majoral dans la terre en fleur que rafraîchit une mer si belle. Mais si, en sa personne, la pensée des félibres était d'honorer la montagne et le Haut-Midi, alors, comment ne pas trouver bonne leur intention ?

Le très beau pays d'Auvergne était dans toute sa splendeur, en ces jours de mai surtout, avec ses vertes prairies et ses arbres en fleurs. Il pouvait le dire lui, le poète, qui chaussé de sabots la parcourait en tout sens interrogeant les fileuses assises à l'ombre des vergnes pour apprendre d'elles les mots les plus anciens de la vieille langue d'oc oubliés du commun et les réintroduire dans le parler natal.

Tout mot égaré, passé de mode, il le recueillait. Et ce mot reprenait la route, errait de l'un à l'autre, et bientôt l'enfant perdu retrouvait la maison. A ces vieux mots, si jolis, nullement bâtarde, il bâtissait un hôpital. Pour eux il était leur Vincent de Paul. Il allait les prendre dans la chaumière, le buron, derrière les haies, s'aidant, pour ses recherches, des pâtres et même des mendiants. Et lorsqu'il en avait découvert quelques-uns il lui semblait ajouter des astres au firmament. Car la langue, ainsi que le pensait Mistral, était l'âme tout entière d'un peuple. C'était la clef libératrice qui ouvrirait la prison. « O comtesse, disait-il pour finir,

« O Comtesse, tu arrives au terme de tes peines,
Va, on ne nous verra pas reculer
Car nous avons du sang dans nos veines
Et nous briserons tes chaînes
Et nous démolirons le monastère qui te retient enfermée (20). »

Ainsi parla le majoral d'Auvergne. Après lui vint Jourdanne, « Jourdanne de Carcassonne, l'homme au profil aiglin qui rappelle un peu Don Quichotte, celui-là qui, en 1895, s'exprima, à Vic-sur-Cère, avec tant de fougue et d'estrambord. » A Montpellier il fut « d'une indescriptible énergie, d'une éloquence hardie et forte » qui mit tous les assistants debout, « frémissants et applaudissant », car Jourdanne était « un superbe tribun ».

Le soir « un dîner plus intime » groupa une vingtaine de félibres autour de Mistral et de Félix Gras. Vermenouze y prit part. On vint prévenir Mistral que les étudiants montpelliérains seraient heureux et fiers de le recevoir au siège de leur association. Vermenouze fut témoin de la popularité du Maître :

« A peine étions-nous dans la rue, dit-il, que ce cri : *Vive Mistral !* retentissait avec un fracas de tonnerre et que les

(20) *Lo Cobreto*, 7 juin 1900. A. Vermenouze : *Porlicado del capiscol o lo Sento-Estello del 27 de mai possad*. Traduction.

orchestres de tous les établissements publics jetaient en même temps de toutes leurs cordes et de tous leurs cuivres et faisaient monter majestueusement vers le ciel criblé d'étoiles l'immortelle chanson de la Coupe.

« Coupo Santo
E versanto... »

« Le grand poète que tout le Midi aime, admire et vénère, parce qu'il lui doit d'avoir retrouvé son âme, c'est-à-dire sa langue, c'est-à-dire la conscience de sa grandeur passée et l'espoir en une liberté future, se dirigea vers le Cercle des étudiants, escorté par la ville entière.

« Là, je n'essaierai pas de vous donner une idée de l'enthousiasme et du délire de cette vibrante jeunesse, de ses cris et de ses hourras ; c'était comme une clameur d'océan (21). »

Vermenouze admira la simplicité et la grandeur de Mistral dans son attitude et sa réponse :

« Lui se leva, et, simple comme un paysan, majestueux comme un monarque, il improvisa une merveilleuse *charradissa*, étincelante de verve et d'esprit, admirable de justesse, de bon sens et d'à-propos. Ce n'est pas par rafales et par éclairs que le génie s'échappe de cet homme prodigieux, c'est en un jaillissement continu, telle une eau abondante et limpide, qui s'épanche et coule naturellement. Et je compris pourquoi cet Homère de soixante-dix ans faisait monter et planer si haut l'âme ardente de cette jeunesse ; c'est parce qu'il en est plein, lui aussi, d'ardeur et de jeunesse, de cette jeunesse inaltérable et de cette grandeur et de cette beauté qu'ont les choses qui ne meurent pas (22). »

Après les fêtes félibréennes deux étudiants poètes, Marc Varennes et Pierre Hortalu, guidèrent Arsène Vermenouze à travers Montpellier. Ils lui firent connaître la ville, ses promenades magnifiques, ses panoramas lumineux et grandioses, ses vieilles églises et son riche musée de peinture (23).

Le surlendemain, en Arles, le docteur Marignan, « fit très gracieusement visiter » à Vermenouze, en compagnie de Mistral, le musée ethnographique provençal, le musée *Arlaten*. « Et je garde, dit le poète de *Flour de Brouso*, un souvenir ému et reconnaissant des

(21) *Lo Cobreto*, 7 juin 1900. A. Vermenouze : *A Maguelonne*.

(22) *Ibid.*

(23) *Ibid.*

aimables et délicates attentions, du cordial et hospitalier accueil que je leur dois, à lui et au Maître (24). »

Le nouveau majoral reprit le chemin de son Auvergne, méditant les grandes heures qu'il venait de vivre, la joie dans le cœur, heureux d'avoir rencontré Mistral, plein d'admiration et de foi en l'œuvre du Maillanais, à laquelle il se sentait fier d'être associé.

III. — « AH ! L'INDÉPENDANCE LOIN DES VILLES ! »

Retiré chez lui, parfois Vermenouze quittait Vielles. Le 17 juin, il assista aux fêtes qui eurent lieu en l'honneur de son parrain Arsène Vermenouze, du Puech, maire de Crandelles. Arsène Vermenouze était sûrement un doyen des maires de France. C'était, en 1900, un « grand, droit et vert nonagénaire ». Né le 20 octobre 1809, à 22 ans il était attaché à l'établissement du cadastre dans le département du Cantal. En 1849, à la mort de son père, Jean-Ambroise-Noël Vermenouze, il lui succédait dans les fonctions de maire de Crandelles. En 1900 il était maire depuis cinquante et un ans.

(24) *Ibid.* Nous devons à M. Charles Corbière, pasteur en retraite, à Marsillargues, neveu du docteur Marignan, les renseignements sur son oncle qu'il voulut bien nous donner, en juillet 1952. Emanés d'une telle source on en saisira tout l'intérêt :

« Le docteur Emile Marignan est né à Marsillargues (Hérault) le 1^{er} janvier 1847. Il a passé toute sa vie dans cette localité et y est décédé le 15 avril 1937, dans sa 91^e année.

« Il a fait ses études de médecine à Montpellier où il fut le condisciple et l'ami du futur professeur Grasset avec lequel il se trouva dans Paris assiégé, en 1870, probablement comme aide-major.

« Il a exercé sa profession dans son village natal avec un désintéressement rare. Ayant pris sa retraite quelque temps avant la guerre de 1914-18, il reentra en activité pour remplacer ses collègues de Marsillargues et des environs mobilisés.

« Il s'est occupé de bonne heure d'archéologie préhistorique, a exploré une partie de l'Hérault et du Gard et a été en rapport avec la plupart des spécialistes de la France et de l'étranger. Ses travaux lui ont valu une médaille d'or de la Société archéologique de Marseille. Il a été membre de diverses sociétés savantes aux congrès desquelles il assistait habituellement. Il a publié de nombreux articles dans diverses revues.

« Poète à ses heures, il a écrit diverses pièces en français et en languedocien, dont l'une, intitulée la *Miougrano* (la grenade) a obtenu le premier prix aux Jeux Floraux des félibres de Paris.

« En ce qui concerne ses rapports avec Mistral, celui-ci avait exprimé, dans je ne sais quel périodique, le désir de voir se constituer un musée arlésien. Mon oncle lui écrivit aussitôt pour lui proposer sa collaboration. Mistral consacra à cette œuvre le montant du prix Nobel qui venait de lui être décerné. Mon oncle fut chargé de la direction pratique et fut président effectif du Comité. Il se dévoua à cette entreprise sans ménager son temps et sa peine. Ce n'est que vers les dernières années de sa vie qu'il fut simplement directeur honoraire.

« Ses relations avec Mistral le mirent en rapport avec tous les représentants du félibrige et, par suite, avec Vermenouze.

« Par testament, il a partagé ses collections entre la Société archéologique de Montpellier, le Musée d'histoire naturelle de Nîmes et le musée arlésien. Il leur avait d'ailleurs donné de nombreux objets de son vivant.

« Mon oncle étant mort veuf et sans enfants, je suis heureux de pouvoir rendre à sa mémoire l'hommage qu'elle mérite. »

Lettre que nous adressa, de Marsillargues, le 29 juillet 1952, M. Charles Corbière, pasteur en retraite. Inédit.

« M. Vermenouze, disait la *Croix du Cantal* du 24 juin 1900, jouit d'une robuste santé. Il rédige lui-même tous les actes de l'état civil. Expert-géomètre, il fait encore sans fatigue ses vingt kilomètres à pied. Chasseur intrépide, ses exploits cynégétiques ne se comptent plus. »

La fête organisée en son honneur s'ouvrit, à Crandelles, le dimanche 17 juin, « par une messe solennelle accompagnée d'une belle procession de l'église jusqu'au Puech. »

« A l'issue de cette cérémonie, disait la *Croix du Cantal*, a eu lieu un banquet de cinquante couverts, auquel ont pris part propriétaires, fermiers, bouviers même. M. Vermenouze était, à la table d'honneur, entouré de ses deux fils, d'un petit-fils, d'un petit-gendre et de six neveux. A signaler, parmi les convives, M. le docteur Mercadié et son fils, MM. Nigou, Maisonobe, Vigier, Delzons, le père Ribeyrol, qui fut quarante ans instituteur à Crandelles, minéralogiste, ami de M. Rames. »

A la fin du déjeuner, avant le café, il y eut des discours. Celui du « héros de la fête, le vénérable maire de Crandelles, fut, disait la *Croix du Cantal*, d'une netteté et d'une concision remarquables ». Après lui, Armand Delmas, avocat, parla « superbement, en vrai tribun ».

Arsène Vermenouze célébra son oncle et parrain en un poème languedocien de 129 vers octosyllabes. Il dit la vigueur du vieillard et la qualité du pays qui produit de tels hommes. Il loua la valeur de l'expert-géomètre, le dévouement du maire, la droiture de l'homme. Il voyait en lui le représentant de la race auvergnate, « race de force et de santé, de travail et de volonté ». Il lui souhaitait encore vingt ans de vie parmi l'affection de sa famille et le parfum des rosiers sans pareils qu'en amateur il cultivait dans son enclos du Puech.

**

Parfois aussi on invitait Arsène Vermenouze à présider certaines cérémonies. Des écoles libres faisaient appel à lui à l'occasion de la distribution des prix. Il avait déjà paru, en pareilles circonstances, à Arpajon et, à Aurillac, à l'école Albert. Ainsi le vit-on, le mardi 24 juillet 1900, accompagné de ses amis, le docteur Jules Delteil, de Riom-ès-Montagnes, Henri Delteil, d'Aurillac, et Justin Pichot, se rendre au pensionnat que dirigeaient les Frères de Saint Viateur au château de Saint-Angeau, dans la campagne riomoise.

« Campé sur l'estrade comme un preux des temps héroïques (25) », disait l'auteur du compte rendu de la *Croix Cantalienne*, le poète fit un discours en vers français. Il prêcha à ses jeunes auditeurs le respect du droit, le culte de l'idéal et de l'honneur, le désintéressement, le service de Dieu et de la Patrie défendue par l'armée. Il exalta l'âme de la France qui animait Jeanne d'Arc et les soldats, Blancs ou Bleus. de l'époque révolutionnaire :

(25) *Croix Cantalienne*, 5 août 1900.

« Par elle on vit, martyrs de la fidélité,
Les Blancs se soulever en l'an quatre vingt treize,
Et les Bleus, rugissant la fauve *Marseillaise*
Mourir pour la Patrie et pour la Liberté.

Oui, s'ils se sont rués les uns contre les autres,
Ces fils d'un même sang, ces frères ennemis,
C'est que ton âme était en eux, ô mon pays,
Berceau de dévouements, générateur d'apôtres (26). »

Cependant, le lecteur de Drumont ne put s'abstenir de quelques strophes antisémites que les circonstances ne paraissaient guère comporter.

*

**

Vermenouze, Henri Delteil et Pichot furent, à Riom, pendant huit jours, les hôtes du docteur Delteil (27). Ils revirent alors un des grands paysages du Cantal. Un mois après, Vermenouze rappelait au docteur Delteil le trajet, en voiture, de Riom au Falgoux et la vallée de Cheylade, parcourue avec lui et leurs deux compagnons. Comme il avait intensément joui des beautés de la montagne !

« Ah ! la vallée de Cheylade, qui semble partir du Sancy pour finir en cul de sac à la base du Puy Mary ! Ses vertes et luxuriantes frondaisons ! Le beau soleil qui l'inondait ce jour-là ! Cette senteur, ce parfum de foin coupé qu'on respirait partout, et ce couchant, cet astre rouge qui disparut brusquement, dans un brouillard opalin ! Et puis enfin cette descente dans le noir, dans l'inconnu, pendant des heures, voilà des choses que je n'oublierai pas de longtemps (28). »

L'excursion avait fait une forte impression sur Arsène Vermenouze. Elle lui avait laissé un grand souvenir. Cinq mois plus tard, au début de janvier 1901, Vermenouze dînait à Maussac, chez Jean Ajalbert, avec ses deux compagnons de voyage, Henri Delteil et Justin Pichot. Au rappel de cette belle journée, écrivait Vermenouze au docteur Delteil, Pichot, habituellement mesuré dans l'expression de son enthousiasme, avait trouvé « des phrases lyriques (29). »

*

**

(26) *Ibid.*

(27) C'est ce que l'on peut déduire d'une lettre de Vermenouze à Estieu. Le 19 juillet (il était à Riom-ès-Montagnes le 24), il écrivait : « Je pars demain (le 20 juillet) pour huit jours. »

Arsène Vermenouze à P. Estieu. Vielles, 19 juillet 1900. Publié par J. Salvat. *Gai saber*, n° 288, juillet-août 1959, p. 103.

(28) Arsène Vermenouze au docteur Delteil. Vielles, 22 août 1900. Publié par nous dans : *Arsène Vermenouze : Lettres inédites*, pp. 27-28.

(29) A. Vermenouze au docteur Delteil. Vielles, 7 janvier 1901. Publié par nous dans *Arsène Vermenouze : Lettres inédites*, p. 34.

Dans la campagne de Vieilles l'âme de Vermenouze goûtait une paix joyeuse. Lui, jadis souvent triste et inquiet, retrouvait l'optimisme. Il expliquait ainsi son bonheur :

« Je me trouve aussi heureux que puisse l'être un homme de cinquante ans, qui n'a plus beaucoup d'illusions mais qui, respectueux des desseins de Dieu, n'a jamais douté que la vie fût une chose bonne (30). »

Sa conviction il eût voulu la communiquer aux autres et particulièrement à la jeunesse :

« Voilà, disait-il, ce qu'il importe de faire regermer et s'épanouir dans le cœur des générations nouvelles : que la vie, quelle qu'elle soit, vait toujours la peine d'être vécue. Au diable les fausses et énervantes miévreries ; est-ce que les cieux, le soleil, les montagnes et les plaines, les arbres et les eaux ont perdu quelque chose de leur éternelle beauté ? Est-ce que la grande nature de Dieu n'offre pas toujours aux hommes, ses nourrissons, ses mêmes larges et fécondes mamelles, ruisselantes d'un lait pur et fort et jamais tari ? Nous mettons trop d'artifice dans notre vie ; nous la compliquons et nous nous compliquons trop nous-mêmes. Dieu nous a donné tout ce qu'il nous fallait. Ne cherchons pas autre chose (31). »

La poésie, la chasse, les longues marches dans la nature, l'élaboration de ses poèmes devant les splendeurs changeantes des journées estivales, le sentiment enivrant de sa liberté le maintenaient dans un état de joie permanente. Plus que jamais il comprenait l'idéal d'une existence simple que célébrait Mistral, qu'il célébrait et qu'il vivait :

« Je travaille, écrivait-il au Maître, dans la solitude et le silence, à la chasse, sous les aurores de cuivre rose et les sanglantes fournaises des couchants, à une rustique épopée auvergnate. J'ai toujours devant moi, à l'horizon, la dentelure bleue de mes montagnes adorées. Je sens qu'elles m'inspirent, que leur âme se mêle à la mienne et la grandit. Ah ! l'indépendance loin des villes, dans la bonne nature du bon Dieu ! C'est le rêve réalisé, c'est l'idéal atteint. Je pense à vous tous les jours (32). »

Ainsi passa cette année 1900. Pour Vermenouze la vie s'écoulait « unie et monotone (33) ». Mais il avait bien des satisfactions. Il était « content de la santé (34) » des siens. Sa mère ne souffrait pas trop de sa « maladie chronique (35) ».

(30) Vermenouze à Perbosc. Vieilles, 23 août 1900. Publié par nous dans *Arsène Vermenouze : Lettres inédites*, p. 32.

(31) *Ibid.*

(32) Vermenouze à Mistral. Vieilles, 31 août 1900. Inédit.

(33) Vermenouze à Louis Farges. Vieilles, 18 décembre 1900. Publié par nous dans *Arsène Vermenouze : Lettres inédites*, p. 32.

(34) *Ibid.*

(35) *Ibid.*

En décembre, il se représentait ainsi à Louis Farges :

« Moi qui, malgré mes impatiences et ma nervosité, suis en train de réaliser le rêve du Sage :

« Naître, vivre et mourir dans la même maison »,

je rimaille toujours quelque peu. Je continue mes promenades et mes courses de rêve plutôt que de chasse, car le gibier a complètement disparu, et, comme je sais que tout est vanité, sauf « aimer Dieu et le servir », j'estime que je ne perds pas mon temps (36). »

Il se rendait parfois à Aurillac, assez rarement. Mais il ne perdait pas de vue ses amis. Le nom de Farges revenait souvent dans ses conversations avec le *Clavaire*, (Henri Delteil), et avec l'abbé, (Francis Courchinoux), à chacune de leurs rencontres (37).

(36) *Ibid.*

(37) *Ibid.*, p. 33.

The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the Board of Education for the year 1875-76.

President: J. H. ...
Vice-President: ...
Secretary: ...
Treasurer: ...

Members: ...
Committee on ...
Committee on ...

Committee on ...
Committee on ...
Committee on ...

CHAPITRE II

« EN PLEIN VENT »

I. — DE « FLOUR DE BROUSSO » A « EN PLEIN VENT » : L'ÉVOLUTION D'UN POÈTE

L'année 1900 est pour Arsène Vermenouze l'année où le commerçant se retire des affaires. Elle est aussi celle où le poète français se manifeste par son premier volume, le recueil *En Plein Vent*.

Depuis ses jeunes années Arsène Vermenouze versifiait en français. C'est en français, uniquement, qu'il s'exerçait à Illescas. En 1879 seulement, en manière de jeu, fortuitement, il répondait en patois aux vers patois de Jean-Pierre. Comme Jean-Pierre se trouvait être Auguste Bancharel, fondateur, peu après, de *l'Avenir du Cantal*, Vermenouze fut amené par Bancharel à écrire en langue d'oc. Mais telles n'avaient pas été, à l'origine, ses intentions de poète. D'ailleurs, poète languedocien, il n'en continuera pas moins à écrire et à publier des vers français. Cependant, rien, dans cette poésie, au *Moniteur* puis à la *Croix du Cantal* et à la *Croix Cantalienne*, ne laissait prévoir la manière et les thèmes futurs de l'œuvre d'Arsène Vermenouze. Pendant dix ans, Vermenouze, en vers français, fut un poète polémiste et satirique. Il s'en prenait à ses adversaires politiques. Ses vers religieux eux-mêmes étaient une proclamation et une défense de sa foi, à la face des ennemis du Catholicisme et de l'Eglise.

Une évolution se produit qui l'amène à composer, puis à publier, des poèmes d'un caractère très différent.

Gabriel Audiat, au lendemain de la mort de Vermenouze, soulignait très justement cette transformation entre *Flour de Broussø* et *En Plein Vent* :

« Cependant, écrivait-il, ni ses chansons de *cabretaire* — ainsi Audiat appelait-il, en les sous-estimant peut-être, les poèmes languedociens de Vermenouze dont la valeur lui échappait trop — ni ses fougueuses improvisations de polémiste — comprenons les vers français à caractère politique publiés dans le *Moniteur* ou dans les *Croix* — ne lui suffirent ni ne l'épuisent. Il a son jardin secret, ou demi secret, dans lequel il continue à cultiver avec une coquetterie amoureuse les belles fleurs de poésie française, nées de sa rêverie intime, de sa piété filiale et religieuse, ou cueillies à travers champs dans ses courses de chasseur souvent solitaire

et d'infatigable contemplateur. Et tandis qu'ailleurs il épanchait sa lave en flots mêlés d'écume, ici, il se surveille ; sans être moins vrai, il a le souci d'un art plus raffiné, il se condense volontiers, il s'enferme dans la forme exquise du sonnet ; il distille en précieuses gouttes d'ambre toute la poésie qui s'est pendant trente ans amassée au fond de lui (1). »

Les sonnets d'*En Plein Vent* ne ressembleront ni aux essais des années espagnoles, si fortement marqués par l'influence des poètes romantiques et d'une abondance trop facile, ni aux vers satiriques publiés dans les journaux et inspirés des faits du jour. La politique et la satire en seront exclues ; l'observation précise dans la description, la densité vigoureuse de l'expression, l'exactitude et la richesse de la couleur, la sonorité dans le rythme, en seront les marques toutes nouvelles.

Comment expliquer un tel changement ? Avouons que l'explication complète nous échappe. Sans doute faut-il y voir l'effet des lectures de Vermeuzouze qui a découvert les œuvres des Parnassiens, et, en particulier, les *Trophées* de Heredia.

Par qui la poésie parnassienne — en dehors de celle de Leconte de Lisle déjà lu en Espagne — lui fut-elle révélée ? Par Francis Courchinoux ? Peut-être. Par Ajalbert ? Cela a été dit : « C'est dans la bibliothèque d'Ajalbert que Vermeuzouze étudiait les Parnassiens d'où devait sortir les sonnets d'*En Plein Vent* (2) », écrit Frédéric Lefèvre, après une conversation avec Jean Ajalbert.

A Kéruc, en Bretagne, puis à Maussac, près d'Arpajon, où Vermeuzouze voyait souvent Ajalbert, il pouvait puiser dans la bibliothèque de son ami les recueils de poésie qui attireraient son attention. Ainsi pourrait se comprendre l'influence assez tardive de l'esthétique parnassienne sur les poèmes d'Arsène Vermeuzouze.

II. — LA GENÈSE DU RECUEIL

Les sonnets dont se compose *En Plein Vent* parurent, à intervalles rapprochés, dans des journaux et des revues.

Lo Cobreto en publia trente et un, parfois par groupe de trois, de quatre, de cinq et même de huit. Le 7 novembre 1898, ce fut *Sous bois*, qui, dans *En Plein Vent*, recevra pour titre *La bécasse*. Le 7 janvier 1899, nous trouvons trois sonnets : *Les clôtureurs*, *Les voleurs de pommes*, et *Soleil levant*. Le mois suivant, le 7 février 1899, *Lo Cobreto* donne quatre sonnets sous le titre commun : *La foire*. Le 7 mars, paraissent sous le titre général *Sonnets d'Auvergne*, cinq sonnets : *Le Fagot*, *Mars*, *Le Torrent*, *La Truyère*, *les Champignons*, et, le 7 avril, les huit sonnets de *l'Estivade*, devenu *l'Estivage* dans *En Plein Vent*. Il faut attendre le 7 juillet 1899 pour trouver les cinq

(1) Gabriel Aubray (pseudonyme de Gabriel Audiat) : *Le poète Vermeuzouze*, dans la *Revue française politique et littéraire*, 1910, p. 13.

(2) Frédéric Lefèvre : *Une heure avec... 1^{re} série, Jean Ajalbert*, p. 17, 9 juin 1923.

sonnets du *Châtaignier*. Enfin, le 7 novembre 1899, sous le titre *Sonnets d'Auvergne : Plume et poil*, *Lo Cobreto* donnait encore cinq sonnets : *L'affût*, *La croule*, *A l'aube*, *Au crépuscule*, *Le râle*. Cependant, il est à remarquer que, dans *En Plein Vent*, *A l'aube* recevra le titre de *l'Ecumeur de sillon*, et *Au crépuscule* sera remplacé par *Le Canard*.

Comme elle a favorisé l'éclosion de *Flour de Brouso* et de *Jous la Cluchado*, *Lo Cobreto* a donc aidé aussi à la naissance d'*En Plein Vent*.

*
x *

D'autres sonnets parurent dans la *Croix Cantalienne*. Le 25 décembre 1898, ce sont les quatre sonnets *Noël d'Auvergne*, qui prendront place à la fin d'*En Plein Vent*, devant le sonnet terminal. Le même jour la *Croix du Cantal* les reproduit à son tour. Le 19 janvier 1899, la *Croix Cantalienne* donne cinq sonnets sous le titre commun : *Les Emigrants*. Ils recevront, dans *En Plein Vent*, le titre nouveau : *Espagne*. Dans la *Croix Cantalienne*, à ces cinq sonnets, Vermeuouze en ajoute un sixième : *Sursum Corda*, sonnet d'inspiration polémique contre les Juifs. L'auteur l'exclura d'*En Plein Vent*, comme il en exclura tous les poèmes politiques et tout ce qui ne présentait qu'un intérêt d'actualité.

La *Croix Cantalienne* reprendra, le 7 mai 1899, les huit sonnets de *l'Estivade*, déjà parus dans *Lo Cobreto*, le 7 avril précédent. Le même journal donnera en feuilleton, en deuxième page, le jeudi 2 novembre 1899, la série des sonnets : *Aux miens qui devant Dieu sont : Le Père* (deux sonnets), *L'Aieule*, (un sonnet), *L'Aieul*, (deux sonnets), *Le Cousin*, (deux sonnets). Ces huit sonnets seront reproduits par *l'Auvergnat de Paris*, pages une et deux, colonnes trois et quatre, le dimanche 3 décembre 1899.

Enfin, pour la première fois croyons-nous, les vers de Vermeuouze allaient entrer dans une revue parisienne. Le 1^{er} mars 1900, la *Nouvelle Revue* publiait quatre sonnets, sous le titre commun : *Sonnets en Plein Vent* : d'abord les deux sonnets *Les Sapins du Bois Noir*, (page 137) et ensuite (page 138) *Idylle* et *Les Faucheurs*. C'est à l'intervention d'Eugène Lintilhac auprès du directeur de la *Nouvelle Revue*, P.-B. Gheusi, que Vermeuouze dut cette satisfaction. Nous le savons par Jean Ajalbert. Un billet de Lintilhac nous le confirme : « Vous voilà donc en votre maison de poète, heureux ? Ajalbert m'avait dit cela, » écrivait-il à Vermeuouze, le 26 mai 1900. Il ajoutait : « A Août le revoir et les causeries heureuses », puis : « Et les vers à la *Nouvelle Revue* ? Parus ? Promis en tout cas fermement (3). »

La démarche était faite, efficace. Mais Lintilhac, accablé de besogne,

(3) Eugène Lintilhac à A. Vermeuouze. Paris, 26 mai 1900. Inédit.

n'avait pas lu la *Nouvelle Revue* où avaient paru les vers qui lui devaient leur publication (4).

III. — LA PUBLICATION

Comme *Flour de Brouso*, c'est grâce à Jean Ajalbert qu'*En Plein Vent* vit le jour. « Pour éditer ce livre, tous les amis du poète, sur l'initiative d'Ajalbert, se cotisèrent (5) », a-t-on écrit. C'est poussé par Ajalbert que Vermenouze se décida, dès avant 1900. Nous le savons par une lettre de Louis Farges :

« Excellente idée que vous avez, écrit-il, le 4 janvier 1900, à Vermenouze, de publier vos sonnets. Je vois qu'Ajalbert vous secoue tous un peu là-bas. Il y a des révolutionnaires qui ont du bon. Dites-le lui de ma part en lui serrant affectueusement la main (6). »

Pas plus que pour *Flour de Brouso*, Vermenouze ne pouvait supporter les frais de l'édition du nouveau recueil. Armand Delmas avait pris sur lui les frais de *Flour de Brouso*. Il participa à ceux d'*En Plein Vent*, avec Ajalbert et Henri Delteil. Nous avons le témoignage d'Ajalbert : « Armand Delmas, c'est avec lui encore et le notaire Henri Delteil que nous assurâmes l'édition d'*En Plein Vent* (7). »

On eut recours aussi à une souscription. Vermenouze et ses amis avaient songé d'abord à s'en tenir aux souscripteurs à dix exemplaires. Vermenouze avait fait part du projet à Louis Farges. Mais Farges ne l'approuva pas. Il donna des conseils et, généreusement, il promit son aide :

« Votre combinaison pour la souscription, écrivait-il à Vermenouze, n'est pas du tout pratique. Vous trouverez facilement douze personnes qui prendront dix exemplaires. Mais elles les garderont chez elles et votre volume sera étouffé.

« Ne fixez donc pas le nombre. Faites prendre des engagements jusqu'à concurrence de 120. Tel en prendra 10, tel 5, tel 2, tel 1,

(4) L'intervention de Lintilhac est confirmée par Fernand Vernhes : « Voici [...] les *Sapins du Bois Noir*, sombres et majestueuses frondaisons qui, naguère, par les soins de notre éminent compatriote, Eugène Lintilhac, venaient enguirlander les parisiennes colonnes de la *Nouvelle Revue* [...]. C'est aussi la *Nouvelle Revue* qui nous révéla les *Faucheurs*, un sonnet beau comme un fusain de Millet. »

Fernand Vernhes : *En Plein Vent. Sonnets d'Auvergne. L'Auvergnat de Paris*, 21 octobre 1900.

(5) Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...*, 1^{re} série, Jean Ajalbert, p. 17.

(6) Louis Farges à Vermenouze. Paris, 4 janvier 1900. Inédit.

(7) J. Ajalbert : *Les mystères de l'Académie Goncourt*, 1929, chap. XIII, p. 203.

Ailleurs, revenant sur l'aide financière apportée au poète, Ajalbert cite aussi, parmi ces amis généreux, Frédéric Bonnafé. « Vraiment, s'il y eut quelque amitié juvénile désintéressée, ce fut la nôtre, d'Armand Delmas, d'Henri Delteil, de Frédéric Bonnafé, alors que, de notre cœur et de notre argent, nous manifestations notre admiration au poète de Vieilles. » J. Ajalbert, *Les mystères de l'Académie Goncourt*, p. 223. Ajalbert écrit encore : « Vermenouze était choyé. Comme pour *Flour de Brouso*, les amis et voisins du poète avaient fait leur devoir, assuré la publication d'*En Plein Vent*. » J. Ajalbert : *Au cœur de l'Auvergne*, p. 170.

mais il ne prendra que des volumes qui seront lus. De plus, il me paraît bon que les souscripteurs n'aient à fournir au libraire que la liste des engagements. Celui-ci se chargera de l'envoi des volumes et de la perception des fonds. Il y a des gens qui n'arrivent pas à faire les courtiers en livres, et pourtant le livre est chose sainte. En tout état de cause et quoi que vous fassiez, par exemple comptez sur moi (8). »

Ajalbert prit sur lui de trouver un éditeur à Paris. Il s'adressa à Stock. Gabriel Audiat, de bonne foi mais assez injustement, le lui reprochera. Il verra en Stock un juif et « l'éditeur ordinaire des défrqués (9). » Vermenouze, mécontent de Stock qui vendait mal *En Plein Vent*, adoptera le jugement sévère d'Audiat. Stock en sera froissé et Ajalbert en éprouvera de la peine. En réalité Stock ne méritait pas ces soupçons. Il n'y avait pas, chez lui, d'arrière pensée, mais seulement de la négligence. Ceux qui eurent affaire à lui, comme Huysmans, le jugeaient avec plus de pitié que de rigueur. « J'ai un éditeur qui est un brave homme, mais qui n'est malheureusement pas riche (10) », écrivait Huysmans, en 1901. Et André Billy, citant la lettre, ajoute son témoignage : « L'éditeur, c'était Stock. Je l'ai connu. Un brave homme, en effet. Mais il manquait un peu de sérieux et jetait l'argent par les fenêtres : joueur, je crois (11). »

Au commencement de janvier 1900, Arsène Vermenouze était très occupé de son projet de publication. Il n'avait, alors, aucun préjugé contre son éditeur. Il écrivait à l'abbé Paulin Malga : « Sachez que je prépare un nouveau livre, un volume de sonnets français sur l'Autvergne. Je compte pouvoir être lu en février ou mars. Je me fais éditer par Stock, — qui n'est pas juif (12). »

*
**

Déjà, à sa manière, en poète et en poète languedocien, Vermenouze dans *Lo Cobreto*, assurait lui-même la publicité de son livre. *Lo Cobreto* du dimanche 7 janvier 1900 contient un poème de Vermenouze, en langue d'oc, sous forme dialoguée. Le poète et son interlocuteur, *Moi, Lui*, s'entretiennent de *En Plein Vent*. Curieux poème dans lequel Vermenouze présente lui-même son œuvre à paraître, la défend, la recommande et la juge avec une objectivité surprenante. Traduisons-le et sauvons-le de l'oubli. Il le mérite.

« *Lui*. — *En Plein Vent* ? Qu'est-ce ?

Moi. — C'est un livre.

Lui. — Et qui l'a fait ce livre ?

(8) Louis Farges à Vermenouze. Paris, 4 janvier 1900. Inédit.

(9) Gabriel Aubray : *Causerie littéraire. De la Correctionnelle à l'Académie. Toute la Lyre*, dans le *Mois littéraire et pittoresque*, p. 113, col. 1.

(10) Huysmans à Marie de Villemont, 8 octobre 1901, cité par André Billy : *Propos du samedi. Figaro Littéraire*, 20 août 1960.

(11) *Ibid.*

(12) Vermenouze à l'abbé Paulin Malga. Aurillac, 11 janvier 1900. Inédit.

Moi. — Un félibre.

Lui. — Un Auvergnat ?

Moi. — Certes, oui, d'âme et de cœur. Mais son œuvre est écrite en français.

Lui. — Malheur ! Alors ce félibre, ce n'est qu'un bourgeois. Ce doit être un apothicaire, ou quelque notaire qui de parler auvergnat n'a jamais l'occasion, sinon les jours d'élection, pour faire voter les fermiers. C'est quelque *goudot*, un de ces buveurs, un de ces vaniteux qui ne pensent qu'à se remplir de bons mets et de gâteau, qui portent chapeau haut de forme, gilet blanc, queue de pie, et qui sont tellement sots qu'ils prennent des bœufs pour des taureaux.

Moi. — Erreur, mon ami : tel n'est pas cet homme. Je connais son pays et aussi sa maison. Il a composé tout son livre en plein vent, comme il dit, sous le soleil, à l'air libre. Il est né dans un petit village. Il parle l'auvergnat mieux que toi, Jean Petit. Cet homme connaît les chaumes où les pâtres gardent leurs brebis. Quand il parle de faucher, vous croyez voir dans le pré Bertrand de Lacapelle et Pierrounel d'Ytrac. Il ne dit que ce qu'il a dit et fait ; il raconte ses chasses ; il vous semble, avec lui, tuer lièvres et bécasses. Vous le suivez à travers pentes et rochers. Le soir, pour versifier, il chausse ses sabots. Il connaît mieux le bétail qu'un *essigaire*. Il a erré à travers les pays et les collines et bu du petit-lait dans les burons. En tout cas il sait ce qu'est une *estivade*. Je te jure qu'il a moissonné froment, seigle et avoine, et labouré plus d'une fois et tu ne te mesurerais pas avec lui pour râtelier le foin. Et les bêtes, Jeantou, sauvages ou domestiques, comme il en parle ! Putois bourrus, loutres lustrées, fouines, lièvres, sangliers, buses et milans, grenouilles et crapauds, corbeaux et chats-huants, tout y est. Et tout cela saute, marche, crie. Tout cela remue et vit. Et les ruisseaux du pays où se cache la truite ; et les landes, les bois, quand le soleil se couche ; la grange, le courtil, jusqu'au porc, et, à l'entendre, vous croyez assister à sa mort. Dans ce livre vous entendez même chanter les coqs, mugir les veaux, et s'ébrouer les perdreaux. Non, il ne craint pas l'écurie celui-là et il ne rougit pas de porter la blouse. Quand il nous montre un pâturage, Jeantou, c'est un pâturage. Rien n'y manque : le vieux tilleul couvert de gui, l'érable noueux et tordu comme une couleuvre, la souche du chêne creux, tout y est, jusqu'au petit abreuvoir au milieu des cressons, au ras du tertre vert et plein d'oiselets, et les bœufs qui viennent y boire, ce sont de vrais bœufs.

« Pour tout dire en un mot, et pour en finir, ce livre, Jeantou, quand il « écire » et quand il pleut, quand tu ne peux plus creuser de rigoles ni fermer les haies, toi qui aimes le *cantou* et qui parfois t'y endors, ce livre fera ton bonheur. Lis-le.

Lui. — Il est cher. Je n'ai pas d'argent ; il me faut acheter un gerlou et une paire de sabots pour les enfants ; cela me ruine. Oh ! si je ne l'achète pas ce n'est pas par avarice. Mais, en français, je ne peux pas l'avalier. Quand tu l'auras acheté tu me le feras lire, et nous verrons si cet homme est de race auvergnate.

Moi. — S'il l'est, tu l'achèteras, Jean ?

Lui. — Certes, oui, ma foi !

Moi. — Livre acheté, Jeantou. Je te tiens par un fil. Car sache que l'auteur d'*En Plein Vent*, c'est moi, Arsène Vermenouze (13). »

Deux mois après seulement, Vermenouze était en possession des secondes et dernières épreuves, que revoyait Ajalbert. Il informait l'abbé Courchinoux de son intention d'écrire à Justin Pichot pour lui demander de « procéder à la formation définitive de la liste de souscripteurs (14) » à *En Plein Vent*.

*
**

La parution du recueil fut retardée. A l'abbé Paulin Malga Vermenouze disait qu'il comptait « être lu en février ou en mars ». Or, le 20 mai, Louis Farges expliquait à Vermenouze que s'il ne lui avait pas écrit plus tôt c'est parce qu'il attendait *En Plein Vent* et ne voyait « rien venir ». Et il questionnait : « Où cela en est-il ? (15) »

Une des raisons du retard nous est donnée par Ajalbert. « *En Plein Vent*, dit-il, faillit avoir le plus mauvais sort. » Le libraire-éditeur, P.-V. Stock, occupait les nos 8, 9, 10 et 11 de la Galerie du Théâtre Français. Le 8 mars 1900, un incendie détruisit une partie du Théâtre. L'eau dont les pompiers arrosèrent le feu inonda les caves voisines de l'éditeur Stock. L'édition d'*En Plein Vent* pouvait en être compromise. Mais « ces vers émigrants » avaient « la vie dure, une âme de basalte : ils résistèrent » et, après une certaine attente, ils parurent en un volume de 233 pages, sous une couverture lilas. Le recueil n'avait pas de table des matières. Il contenait cent quinze sonnets.

Le souci d'une composition rigoureuse n'y apparaît pas, comme il apparaîtra dans *Mon Auvergne* et dans *Jous la Cluchado*. Ces sonnets se groupent cependant autour de quelques thèmes. Le recueil s'ouvre sous le signe de la Croix, qui, sur la blancheur de la page, se détache au-dessus du sonnet liminaire, suivi lui-même du *Salut au Christ*.

Quand le laboureur a fini sa tâche, et « jeté dans le sillon frais ouvert, encore fumant », les derniers grains de froment ou de seigle, prenant deux rameaux il en fait une croix et la plante au milieu du champ. De même, en tête de ses vers, le poète dresse le *Salut au Christ* qu'il plante, au seuil de son livre, « debout, comme une croix ». La famille : père, aïeul, aïeule, grand-oncle et cousin, revit dans les huit sonnets : *Aux miens qui devant Dieu sont*. La mère, encore vivante, entrera, après sa mort, dans *Mon Auvergne*. Voici des paysages cantaliens : la montagne et la lande ; les pays voisins : Causse, Ségala et Truyère. — L'émigration à Paris et en Espagne inspire dix sonnets. — Les arbres de l'Auvergne : châtaignier, hêtre, vergne, sapin, tiennent dans *En Plein Vent* une place importante à côté des oiseaux : martin-pêcheur, busard, grand-duc, bécasse, caille, canard sauvage, perdreau, à côté des animaux sauvages : fouine, loutre, blaireau, et des animaux de la ferme : bœufs et vaches, à la foire, en marche vers les pâturages de la montagne, dans les herbages du haut pays, au parc, ou de retour vers l'étable, à l'approche de l'automne. — La mort du porc fait le sujet de quatre sonnets du meilleur réalisme.

(13) *Le Cobreto*, dimanche 7 janvier 1900.

(14) Vermenouze à Fr. Courchinoux. Vielles, 5 mars 1900. Inédit.

(15) L. Farges à Vermenouze. Paris, 20 mai 1900. Inédit.

— La croule, l'affût, sont des scènes de chasse. — Les êtres mystérieux et redoutés des légendes d'Auvergne apparaissent avec le drac et la chasse volante. — Voici des physionomies d'Auvergne : Petit Pierre, le domestique ; les clôtuteurs, les faucheurs, les vachers et les pâtres ; Margot, la ramasseuse de fagots et les laitières ; Jean Pel qui met en fuite une troupe de loups en jouant un *regret* sur sa cabrette ; le chasseur Lagoutte, l'écumeur de sillon, Clavel, pêcheur de Cère et le louvetier d'Auzer qui promène, durant trente ans, « au bout d'un pieu garni de fer », une tête de loup, toujours la même. On lui donne gîte, soupe et argent. Il finit par se croire louvetier et meurt dans l'aisance, presque dans la gloire.

La veillée et ses récits, les Noël's d'Auvergne, terminent le recueil. L'amour du pays natal s'exprime dans le dernier sonnet :

« C'est pour te faire aimer, Terre, comme je t'aime,
Que j'ai chanté ton impérissable beauté.
[.....]
Et j'ai mis dans ces vers le meilleur de moi-même. »

En Plein Vent, Sonnets d'Auvergne. Le sous-titre donne tout son sens au recueil. Paysages, scènes, hommes, bêtes, tout ce qui est décrit, raconté, loué, appartient à l'Auvergne. Vermenouze reste, dans une langue et sous une forme différentes, dans la ligne de *Flour de Brouso*.

IV. — L'ACCUEIL DES LETTRÉS

Dix ans après, Armand Delmas rappelait les craintes de certains, au moment de la publication de l'œuvre : « Quand on annonça *En Plein Vent*, disait-il à Vermenouze, quelques-uns de vos amis eurent de l'inquiétude. Vous aviez tant lu Victor Hugo ! Et puis, un homme qualifié ne vous avait-il pas dit : « Vermenouze, vous n'avez du talent qu'en patois (16). »

L'inquiétude disparut très tôt devant l'accueil favorable fait au volume. De tous côtés Vermenouze reçut des éloges pour son œuvre. Un des premiers, Louis Farges lui exprima « tout (son) plaisir et toute (son) admiration (17) » en des termes d'une vibrante sincérité :

« Mon cher Arsène, écrivait-il. Je viens de recevoir vos sonnets (...) C'est un ensemble superbe. Puissent les anciens les connaître, ils seront contents, je vous en répons. Moi, je suis fier d'être votre cousin comme celui de Duclaux et je tâcherai de ne pas vous faire honte (18). »

En Plein Vent dut paraître vers le 16 juin 1900. Le 19 juillet,

(16) *Liberté du Cantal*, 13 janvier 1910. Armand Delmas : *A. Vermenouze*.

(17) Louis Farges à Vermenouze. Sans date, mais début juin 1900, semble-t-il. Inédit.

(18) *Ibid.*

Vermenouze écrivait à Estieu : « Voilà un mois que mon livre est terminé (19). »

Le 26 juin, il lui avait dit :

« J'ai déjà dédicacé les feuilles de garde d'une centaine d'exemplaires de mon livre *En Plein Vent*. » Il avait personnellement distribué cinq ou six exemplaires. Stock, par négligence, avait retardé l'envoi des autres. Vermenouze se plaignait à Estieu que son éditeur lui fit « jouer un rôle absolument ridicule. » Cependant, Stock venait d'informer Vermenouze que « les exemplaires destinés aux amis et à la presse » étaient « partis le 16 courant (20). »

Parmi les cinq ou six exemplaires dédicacés envoyés directement par Vermenouze il y avait celui qu'il réservait à Mistral. Dès le 15 juin le Maître avait lu le recueil et il écrivait à Vermenouze une lettre flatteuse. Il estimait les « sonnets *En Plein Vent* [...] œuvre d'art très noble et de belle nature et d'Auvergnat subtil ». « Ce sont, disait-il, les beautés du paysage et ses particularités sculptées par une ferme burin et mises en haut relief par un amour de patriote et par une vision épique. » Mistral faisait à Vermenouze ses « pleins compliments ». Il admirait sa réussite :

« Il faut, lui disait-il, que vous soyez merveilleusement doué pour avoir exprimé en si beau français classique vos résistances arvernes, vous qui les savez préférer en fière et pure langue d'oc. Allez-y des deux mains, comme les grands vanneurs de blé, et Dieu, que vous aimez, fera lever le grain béni. Je vous embrasse (21). »

Louis Farges songeait pour Vermenouze à un prix d'Académie. Il avait cette idée en même temps qu'Ajalbert. En ami avisé il préparait le terrain. Ainsi avait-il remis *En Plein Vent* « à un académicien ». Il en avait parlé aussi à Emile Duclaux, qui n'avait pas encore reçu le recueil, pour qu'il essayât de « tâter » Gaston Paris. « Pour cette année, disait Farges à Vermenouze, il n'y a rien à faire. Mais l'année prochaine nous travaillerons ferme (22). »

Farges prévenait Vermenouze que Duclaux n'avait pas encore reçu *En Plein Vent*. Duclaux ne tarda pas à avoir le livre en mains. Il le lut aussitôt car, le 30 juillet, il écrivait au poète, au sujet du recueil : « J'y ai en particulier lu avec émotion vos sonnets de piété filiale. Je me rappelle très bien votre grand-père, son grand air et sa bonté (23). » Dans la même lettre Emile Duclaux disait encore à Vermenouze : « Je soupire après le Cantal et ce m'est un plaisir que d'en trouver quelques tableaux dans vos vers. Vous m'avez donné ça et là le frisson de la terre natale et il y a quelque chose de grand et de religieux dans vos vers (24). »

(19) Vermenouze à Estieu. Vielles, 19 juillet 1900. Publié par J. Salvat, dans *Gai Saber*, n° 288, juillet-août 1959, p. 103.

(20) *Ibid.*

(21) Fr. Mistral à Vermenouze. Maillane, 15 juin 1900. Inédit.

(22) L. Farges à Vermenouze. Paris, 18 juillet 1900. Inédit.

(23) Emile Duclaux à Vermenouze. Paris, 30 juillet 1900. Inédit.

(24) *Ibid.*

A la demande de Louis Farges, Duclaux dut « tâter » Gaston Paris car Gaston Paris adressa à Vermeuouze une carte de remerciements pour le « beau volume » qui, disait-il à l'auteur, « m'a montré que vous êtes un poète vigoureux, sincère et vibrant aussi bien dans la langue de votre grande Patrie que dans celle de votre terre natale (25). »

D'autres appréciations procurèrent à Vermeuouze de la joie et de la fierté : « Mon cher Compatriote, car je suis par mes grands-pères Auvergnat de Blesle, lui écrivait Maurice Barrès, merci de vos sonnets de chez nous que j'aime infiniment (26). »

L'opinion de Huysmans lui fut, à coup sûr, particulièrement agréable : « Stock, lui écrivait Huysmans, m'envoie votre *En Plein Vent* que je viens de lire. Il sent à plein nez son terroir, ce qui est le meilleur éloge qu'on en puisse faire ; il est une biture roborative pour les gens qui, comme moi, sont las, plus que je ne puis le dire, des recueils de vers rébus, dénués de toute saveur. Oui, cela semble bon de lire des vers qui en soient et ne vous harcèlent point avec le bruit de ferraille de tout le bric-à-brac maintenant à la mode (27). » « Entre autres pièces » Huysmans aimait « celles de la *Croix*, de l'*àïeule*, de l'*estivage* ». Les *châtaigniers* lui paraissaient « savoureux et bénévoles ». Il comprenait très bien « comment Ajalbert fût content de tels vers (28). »

Quant à Jules Renard, que son *Journal* nous révèle si difficile, si caustique, si incisif, il ne cachait pas sa surprise et son ravissement d'avoir découvert, à la lecture d'*En Plein Vent*, un poète authentique. De sa demeure nivernaise de La Gloriette, à Chaumont, près de Corbigny, il écrivait à Vermeuouze :

« Feuilletant d'abord, avant de le lire, votre volume, je me demandais, bien vite étonné : Quel âge a donc ce poète que je ne connaissais pas et qui, du premier coup, me ravit ? Puis, j'ai lu ce vers :

« Mon père est mort : j'atteins mon cinquantième hiver, »

« Mais, si cela est, pourquoi n'êtes-vous pas célèbre comme Mistral, comme Pouvillon, comme Rollinat, dix autres ?

« Votre modestie même n'excuserait pas notre ignorance, la mienne du moins. J'avoue que je suis honteux d'avoir tant lu et de vous avoir lu seulement hier. Cela dit, je suis bien content. J'ai lu un vrai livre, et je connais, — malgré le temps et la distance, — un homme. Je goûte, j'admire la forme classique de vos vers, les images que vous recréez, les mots neufs, pleins de vie, que vous évoquez, et je sais les choses que vous aimez. Ce sont celles que j'aime : le bruit mou du linge mouillé (la bécasse), « le petit cri peureux de la caille ».

(25) Gaston Paris à Vermeuouze. Sans date. Inédit.

(26) Maurice Barrès à Vermeuouze. Septembre 1900.

(27) Huysmans à Vermeuouze. Ligugé, Maison Notre-Dame, 21 juillet 1900.

Inédit.

(28) *Ibid.*

« Sachez que moi j'ai eu le grand honneur de voir un martin-pêcheur se promener sur ma perche de ligne (29). »

Jules Renard résumait ainsi l'impression retirée de sa lecture d'*En Plein Vent* :

« Tout de votre livre est vu, senti et restitué.
 « Vos sabots vous vont bien, vous y êtes à l'aise. Vous dites joliment et justement de votre sonnet :
 « Il est encor tout chaud quand je l'écris, le soir. »
 « Et le châtaignier ! et la châtaigne !
 « Ils le sont vos vers parfumés,
 « De ces parfums de vieux labours, de prés qu'on fauche. »
 « Et le canard perdu dans le brouillard
 « Et qui sort d'une flaque avec un bruit de gifle ».
 « Comme c'est ça !
 « Comme tout est ça !
 « Monsieur, je vous remercie de m'avoir fait faire votre connaissance (30). »

Ainsi Jules Renard reconnaissait la sincérité et la vérité, lui, ami du vrai, des sonnets d'*En Plein Vent*.

Le 20 août 1900, Lucien Descaves écrivait à Vermenouze qu'il regardait *En Plein Vent* « comme une des œuvres les plus capables de faire aimer la poésie, la nature et la vérité ». Il souhaitait voir des livres tels que celui-là « aux mains de tous les enfants » ; le recueil du poète était « digne de meubler leur mémoire et d'y fonder le culte de la terre, de sa beauté souveraine et de sa fécondité (31). »

Maurice Rollinat louait ces « sonnets d'Auvergne, pensés, soufferts, peints et burinés, traversés d'un si beau souffle d'art et de nature (32). »

A ces éloges venus du Nord s'en ajoutaient d'autres qui venaient du Midi. Nous connaissons ceux de Mistral. Le docteur Marignan était enthousiasmé :

« En arrivant de voyage, je trouve votre livre *En Plein Vent*, vos admirables sonnets, très vibrants, imprégnés de la saveur du terroir, aussi beaux, quoique écrits en français, aussi beaux, et pour moi c'est beaucoup dire, que *Flour de Brouso* (33). »

Marignan établissait une comparaison entre les sonnets de Vermenouze et ceux de Herédia :

(29) Allusion aux vers de Vermenouze :

« Un beau jour — la prenant pour une branche sèche —
 L'un d'eux vint se poser : frft ! sur ma canne à pêche
 Et s'y tint, balancé par un léger zéphyr. »

En Plein Vent : *Le martin-pêcheur*. Œ. C., t. I, p. 115.

(30) Jules Renard à Arsène Vermenouze, août 1900. Inédit.

(31) Lucien Descaves à Vermenouze, 20 août 1900. Inédit.

(32) M. Rollinat à Vermenouze, 21 juillet 1900. Inédit.

(33) Docteur Marignan à Vermenouze. Marsillargues, 18 août 1900. Inédit.

« Les sonnets de Heredia sont très beaux, disait-il, mais ils sont dépourvus de tout sentiment, de toute émotion. Les vôtres, au contraire, sont comme votre Auvergne où

« Vit et palpite encor l'âme des anciens breunns ».

« Ils renferment toute votre âme émue, enthousiaste, passionnée et chrétienne (34). »

Il est des sonnets de Heredia qui ne sont pas « dépourvus de tout sentiment et de toute émotion ». Ceci remarqué, il est vrai que les sonnets de Vermenouze ont plus d'âme et d'enthousiasme. Et par là se distingue d'autres parnassiens celui qui a pu être justement appelé « un parnassien d'Auvergne (35). »

Toute occasion était bonne au docteur Marignan pour faire connaître le poète du Cantal. Il lut « à quelques personnes le premier et le dernier sonnet » et il leur promit le livre. Quelques jours après, il révéla le recueil de Vermenouze à ses voisins de campagne : Henri de Bornier et Auguste Dorchain.

Il le racontait, le 30 août, à Vermenouze, dans une lettre bien amicale :

« Je vous ai joué, hier, un joli tour de ma façon. Vous savez, ou vous ne savez pas, que de Bornier habite, en été, Marsillargues, ou, à proprement parler, dans la commune d'Aimargues (Gard), mais tellement à proximité de Marsillargues qu'il n'y a qu'à franchir la rivière du Vidourle, limite entre l'Hérault et le Gard, pour être chez lui. Je suis l'ami de de Bornier et j'ai déjeuné, hier, chez lui, avec le distingué et délicat poète Dorchain, dont la femme est des environs de Montpellier, et M. Scheffer, critique littéraire.

« Après déjeuner on a lu des vers et je vous ai présenté au public. Et M^{me} Dorchain, qui est une diseuse incomparable, puisqu'elle a quitté l'Odéon, où elle tenait les grands rôles, pour se marier, nous a lu quelques-uns de vos sonnets ; les quatre ou cinq premiers, *Jean Pel*, et le dernier. Votre succès a été complet et, je puis le dire, sincère ! J'étais fier et heureux pour vous des approbations de cet auditoire d'élite.

« Il m'a fallu donner des renseignements sur vous et je n'ai pu que les donner bons. C'est pourquoi je suis assuré que si vous aviez quelques exemplaires de reste, vous feriez bien d'en envoyer un à Dorchain et un autre à de Bornier (36). »

Vermenouze suivit le conseil du docteur Marignan. Le 8 septembre, de Bornier le remerciait en ces termes :

« Nous connaissons, grâce à notre ami M. Marignan, vos beaux sonnets *En Plein Vent*. Grâce à vous, je viens de les lire et j'en

(34) *Ibid.*

(35) Titre d'une lecture de L. Théron de Montaugé à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, le 22 novembre 1957.

(36) Docteur Marignan à Vermenouze. Marsillargues, 30 août 1900. Inédit.

suis de plus en plus charmé. C'est la vérité et la nature même (37). »

Augustin Dorchain détailla davantage encore les mérites du livre. Il avait, disait-il, commencé la lecture « ou plutôt l'audition » d'*En Plein Vent* chez Henri de Bornier. Il l'achevait chez lui, grâce à l'exemplaire envoyé par Vermenouze, « entre deux courses au cellier ou à la vigne », sur la terrasse de sa maison, au soleil, « en plein vent ».

« Je jouis, écrivait-il, avec délices de ces impressions de nature où paysages, bêtes, gens, semblent me passer devant les yeux, ou plutôt dans l'esprit et dans le cœur, par la magie de vos vers. Vous ne vous contentez pas, en effet, de montrer en simple descriptif, vous faites sentir en vrai poète. C'est que vous fûtes vous-même profondément ému en écrivant ces sonnets, d'une émotion tantôt familière et attendrie, tantôt grave et haute. Un grand amour du sol natal, une conception religieuse de la vie, tout cela était bien pour vous sortir des lieux communs trop chers aux rimeurs et de leur art purement *livresque*, pour employer le joli mot de Montaigne (38). »

Dorchain louait aussi « la sûreté de la forme, la richesse des rimes, la solidité d'une langue bien française, bien pleine de sens et de nuance ». Il remerciait Vermenouze et aussi « l'aimable, l'érudite et le lettré docteur Marignan (39), » qui lui avait signalé d'abord le recueil.

*
**

Pour les poètes du félibrige, *En Plein Vent* fut une surprise. Il leur révéla chez l'auteur admiré de *Flour de Brouso* un talent insoupçonné de poète français.

L'abbé Joseph Roux félicita Vermenouze de proclamer sa foi et son patriotisme dans ses sonnets : « Honneur au chrétien ! Honneur au patriote ! Vous ne rougissez pas de votre Dieu ni de votre baptême, ce qui vous distingue de la foule des poètes (40). »

Il louait aussi la forme dans *En Plein Vent*. Il la trouvait « belle, originale, austère ». Il admirait « cette simplicité pleine de sens et de force. Il y a là, disait-il, une sève généreuse et l'art le plus raffiné. Rien de la banalité parisienne (41). »

D'un ton plus calme, le judicieux Perbosc appréciait finement la nouvelle œuvre de Vermenouze. De La Bourboule, où il faisait un séjour, il lui écrivait :

(37) Henri de Bornier à Vermenouze. Bornier, près d'Aimargues, 8 septembre 1900. Inédit.

(38) Auguste Dorchain à Vermenouze. Mudaison (Hérault), 20 septembre 1900. Inédit.

(39) *Ibid.*

(40) Joseph Roux à Vermenouze. Tulle, 2 août 1900. Inédit.

(41) *Ibid.*

« Que je vous parle maintenant de votre livre. Je vous ferai tout de suite un naïf aven : c'est que je ne m'attendais pas à trouver en vous un poète français égal au poète d'oc. Cette langue claire et simple, et, avec cela, souple, savante, et même raffinée jusqu'à faire songer parfois à Rollinat, m'a causé une heureuse surprise. *En Plein Vent* est aussi savoureusement terrien que *Flour de Brouso*. Qui aurait dit qu'il y avait en vous un maître ciseleur de rustiques sonnets ! (42) »

Certains sonnets avaient retenu son attention et restaient présents à son esprit :

« Maintenant que je n'ai plus le livre sous la main, j'ai cependant toujours très vivants devant mes yeux les sonnets consacrés *Aux miens qui devant Dieu sont, Les Sabots*, (ceux-là surtout !). *Les Laitières, Jean Pel, Le Drac, Le Louvetier d'Auzer*. Je ne suis pas sûr de citer les meilleurs, mais je suis sûr qu'ils sont parmi les plus aimés. Et que d'autres également évocateurs, profonds et émouvants, des gens et des choses d'Auvergne ! (43) »

En Plein Vent, disait Perbosc, était « un très beau livre de plus à ajouter à la liste des beaux livres français inspirés par l'amour et la compréhension du terroir (44). »

Prosper Estieu aussi admira *En Plein Vent*. Cependant, à son admiration se mêla un regret. Occitan passionné, dressé contre Paris, il eût voulu voir Vermenouze n'écrire qu'en langue d'oc pour louer sa province :

« Oui, écrivait-il à Vermenouze, votre *En Plein Vent* est un chef-d'œuvre ! Mais, voyez-vous, c'est bien dommage de consacrer son temps à glorifier l'Occitanie natale en vers français. Ceux de Paris ne vous en sauront nul gré, sauf de rares exceptions. Plus que jamais la croisade albigeoise continue. Donc, mon cher ami, dent pour dent à tous les cannibales (45). »

Albigiste, combatif, Estieu était porté à voir une désertion de la cause méridionale dans l'emploi du français. Vermenouze chantait l'Auvergne dans les deux langues avec, dans chacune, des accents différents mais avec un grand bonheur. Estieu reconnaissait la valeur d'*En Plein Vent*, mais il détournait Vermenouze de la poésie française :

« Tout ceci, disait-il, ne détruit en rien l'admiration que j'éprouve pour vos beaux vers d'oïl, d'une magnificence à laquelle, je vous le dis sincèrement, j'étais loin de m'attendre. Après tout, il est bon de prouver à tous ces snobs du septentrion

(42) Antonin Perbosc à Vermenouze. La Bourboule, Maison Burlier, quai de la Tour-d'Auvergne, 22 août 1900. Inédit.

(43) *Ibid.*

(44) *Ibid.*

(45) Prosper Estieu à Vermenouze. Rennes-le-Château, 15 septembre 1900. Inédit.

que le sang latin est toujours vivace. Mais il est parfaitement inutile de recommencer. Consacrez-vous plus que jamais à immortaliser le verbe d'Auvergne, comme vous l'avez si bien commencé dans *Flour de Brouso*. Cela suffira à votre gloire et à la gloire de l'Occitanie ! (46) »

Vermenouze ne suivra pas le conseil d'Estieu. A sa persévérance nous devons *Mon Auvergne et Dernières Veillées*.

*
**

Au retour de Montsalvy, son bourg natal, où, chaque année, il revenait fidèlement passer les mois d'été, le savant Marcellin Boule, aussi artiste et poète qu'il était homme de science, adressait à Arsène Vermenouze ce délicieux billet :

« J'ai passé hier, grâce à vous, une nuit exquise. Je quittai l'Auvergne avec une impression de mélancolique tristesse, comme toujours ! Sait-on ce que l'avenir réserve ? Et, dans la nuit noire, au milieu du fracas des roues de mon wagon, seul avec vous, j'éprouvais une douce volupté. Je ne quittais pas nos montagnes ; elles me suivaient, me faisaient fête, me grisaient de leur parfum, me réjouissaient de leur radieux paysage.

« Je me suis endormi, bercé par le rythme de vos vers et, à Etampes, alors qu'un soleil de cuivre perçait péniblement les nuées livides de l'Orient, votre *regret* m'est remonté au cœur. Je me suis estimé heureux de ne pas être de ceux qui

« Ont oublié comment se couche le soleil (47), »

et je me suis senti fier de pouvoir me dire que j'étais un peu l'ami de celui qui a écrit ce vers.

« Et je désire beaucoup, mon cher compatriote, mon cher poète (48). »

V. — L'ACCUEIL DE LA PRESSE

Les journaux et les revues relatèrent la parution d'*En Plein Vent*. Et d'abord la presse cantalienne. Dans le *Moniteur du Cantal*, Louis Brunon, en un long article, faisait part aux lecteurs de ce journal des

(46) *Ibid.*

(47) Allusion au sonnet *Regret*. *En Plein Vent*. C. E., t. 1, p. 57.

« L'heure est exquise. — Alors je songe qu'il existe
A Paris, exerçant un peu tous les métiers,
[.....]
Cent mille Auvergnats, qui, depuis vingt ans peut-être,
Ne se sont pas assis dans un pré, sous un hêtre,
Et qui, trimant, suant, se privant de sommeil,
Ont oublié comment se couche le soleil ! »

(48) Marcellin Boule à Vermenouze. Paris, 21 octobre 1900. Inédit.

« impressions de grande poésie » que lui avait laissées la lecture d'*En Plein Vent*. Les amis de Vermenouze, disait-il, appréhendaient de le voir changer de langue et de rythmique. La poésie d'oc et la poésie française étaient si différentes ! Il y avait « si loin du laisser-aller de l'une à la rigide prosodie de l'autre ». Mais toutes les appréhensions étaient vaines. La lecture du recueil les faisait s'évanouir. Ce livre « unique », disait encore Louis Brunon, plongeait le lecteur dans un « rêve poétique ». On en sortait « l'esprit tout rempli d'harmonie, l'âme débordant d'un intense amour du pays cantalien (49), » ému de reconnaissance à l'égard du poète.

Quelques jours après, Elie Jalenques, arrivé « trop tard pour parler le premier du nouveau livre de M. Vermenouze », confiait à son tour ses impressions, dans le *Moniteur*, après s'être récité les sonnets d'*En Plein Vent*. Rappelant que, dix ans auparavant, il avait pressenti un poète véritable dans l'auteur de la satire *A Joseph Reinach*, publiée dans le *Moniteur*, il saluait dans *En Plein Vent* « l'épanouissement du barde de l'Auvergne (50). »

L'auteur anonyme d'un entrefilet paru, le 1^{er} août 1900, dans l'*Indépendant du Cantal*, disait le « vif plaisir » qu'il avait pris à lire *En Plein Vent*, le livre de son « distingué compatriote, M. Arsène Vermenouze ». Il estimait le titre « bien approprié (51) ».

A son tour, Emile Bancharel, le 10 août 1900, dans l'*Avenir du Cantal*, consacrait à *En Plein Vent* des lignes élogieuses. Ayant rappelé *Flour de Brouso*, « ces belles poésies patoises que tous nos compatriotes ont lues », il disait d'*En Plein Vent* : « Ce sont toujours des airs montagnards que le poète nous chante sur son luth, mais l'idiome rustique de nos pères a été remplacé par la langue nationale, plus souple et plus douce, mais aussi moins originale et pittoresque ». Pour conclure, E. Bancharel discernait à Vermenouze le titre qu'il semblait « ambitionner si fort et dont nul n'était plus digne : celui de poète de la terre natale (52). »

Le *Progrès du Cantal* ne rendit pas immédiatement compte d'*En Plein Vent*. Lorsqu'il apprécia l'œuvre, le 14 octobre 1900, il le fit généreusement :

« C'est une série de tableaux réalistes, écrivait l'auteur anonyme de l'article, reliés par un violent et sincère amour de la terre natale. Ces sonnets agrestes [...] sentent bien le terroir et sont, dans leur rudesse, l'expression de la race et de la terre d'Auvergne. On dirait que l'habitude du vers patois a donné au style une sorte de sonorité castillane qui en fait le cachet (53). »

(49) *Moniteur du Cantal*, 7 juillet 1900. Louis Brunon : *Etude littéraire. Le majoral A. Vermenouze*.

(50) *Moniteur du Cantal*, 19 juillet 1900. Elie Jalenques : *En Plein Vent*.

(51) L'auteur reprenait ensuite les termes mêmes de l'appréciation, parue le 23 juillet 1900, dans le *Moniteur du Puy-de-Dôme* et qu'allait reproduire, le 12 août, l'*Auvergnat de Paris*.

(52) *L'Avenir du Cantal*, 10 août 1900. Emile Bancharel : *En Plein Vent*.

(53) *Le Progrès du Cantal*, 14 octobre 1900. *En Plein Vent*.

L'amour était absent, ou presque, du recueil de Vermenouze, était-il remarqué :

« Il n'y a qu'une idylle dans tout le volume, sobre et discrète comme une page de Théocrite. Mais n'est-ce pas là un trait de vérité de plus de la part du chantre viril d'une nature simple et fruste, à qui sont inconnus les fadeurs des salons ou les raffinements corrupteurs des cités ? (54) »

L'appartenance politique du juge littéraire transparait dans la suite de l'appréciation. Sous les vers vigoureux et drus, perçait, croyait le critique, « le regret du passé, le regret de ce passé qui fut si dur, mais que Vermenouze embellit, comme autrefois Chateaubriand, des couleurs les plus enchanteresses et dont il partage les mœurs naïves et croyantes ». L'auteur de l'article voyait là « un fonds réactionnaire ». Mais il reconnaissait aux poèmes d'*En Plein Vent* « un parfum d'indépendance farouche » et la sincérité de l'accent. Il reproduisait le sonnet final où « éclate, disait-il, en cris ardents cet amour passionné de la terre natale et cette horreur des cités où s'engouffrent, hélas ! pour s'y perdre et s'y anéantir, nos robustes populations des campagnes (55) ». Ce sonnet paraissait au journaliste du *Progrès* résumer admirablement l'inspiration même de l'œuvre, en être comme la clef.

La *Revue de la Haute-Auvergne* louait les vers « vigoureusement martelés » d'*En Plein Vent*, les « rimes riches et sonores », la « force d'expression » des sonnets et relevait les qualités propres de l'auteur, « la foi de l'ardent catholique et le patriotisme du fier auvergnat (56). »

Jean Ajalbert avait préfacé *Flour de Brouso*. Dans *Lo Cobreto* du 7 septembre 1900, il publia sur *En Plein Vent* un long article qui aurait pu servir de préface au recueil. Ajalbert admirait les sonnets de Vermenouze. S'il en eût été autrement eût-il poussé l'auteur à les publier ?

« Un volume comme *En Plein Vent* révèle un poète, un vrai poète, écrivait Ajalbert. [...] Tout de suite ils [les vers d'*En Plein Vent*] classent leur auteur parmi nos meilleurs poètes de terroir, aux côtés de Rollinat, dans son œuvre rustique ; de François Fabié, le tendre et prenant poète du Quercy (57) ; de Gabriel Vicaire, le maître ouvrier des *Emaux Bressans*. »

Ajalbert insistait sur l'originalité de Vermenouze :

« Il est lui, art et matière. C'est dans la sombre roche volcanique qu'il taille son vers solide, beau de force et de simplicité. Il est original en redisant l'éternelle et sublime banalité de la vie des champs, toujours biblique après des milliers d'années. »

Suivait une analyse d'*En Plein Vent*, dense, précise et d'une rare

(54) *Ibid.*

(55) *Ibid.*

(56) *Revue de la Haute-Auvergne*, 1900, 2^e fascicule.

(57) Ajalbert écrit bien *Quercy*, au lieu de *Rouergue*.

chaleur d'accent, où Ajalbert soulignait qu' « avec les grands paysages [...] ce sont les types du braconnier, du pêcheur, du louvetier, tant d'autres », que Vermenouze dessinait « du trait le plus assuré, avec une verve extraordinaire ». Mais, ajoutait-il, « les modèles les plus chers à l'artiste, ce sont les bêtes qu'il traque d'un bout de l'année à l'autre, chasseur infatigable de tout ce qui se terre dans le sol, ou rampe le long des ruisseaux, ou plane dans la nue. Il les célèbre avec autant de tendresse qu'il met de ténacité à les décimer. Ce n'est pas peu dire. »

Le compagnon de chasse de Vermenouze pouvait en témoigner en connaisseur.

Enfin, remarquait Ajalbert « il n'y a pas que l'Auvergne dans ces pages, mais de l'Espagne aussi, une Espagne singulière, rapportée par les yeux d'émigrants séculaires que furent nos montagnards (58). »

La presse de la Basse-Auvergne ne resta pas en arrière de celle de la Haute-Auvergne. Le 23 juillet 1900, le *Moniteur du Puy-de-Dôme* publia quelques lignes sur *En Plein Vent* :

« *En Plein Vent*, disait l'auteur anonyme, est un volume de vers qui classera son auteur, M. Arsène Vermenouze, parmi les grands poètes de la nature. Ses précédentes poésies en dialecte d'Auvergne, préfacées par Jean Ajalbert, lui avaient valu l'admiration de Mistral et des félibres. Cette fois c'est un poète français qui se révèle, sobre, clair, ardent, d'inspiration franche, d'expression nette. M. Vermenouze est un beau poète de la terre natale, de ceux dont le nom se perpétue avec le pays qu'ils ont aimé et chanté (59). »

*
**

La renommée de *En Plein Vent* déborda les frontières de l'Auvergne. Les journaux et les revues de Paris et de province s'occupèrent du livre d'Arsène Vermenouze. La note du *Moniteur du Puy-de-Dôme* attira l'attention de Robert de la Villehervé, directeur de *La Province*, au Havre. Il écrivit à Vermenouze pour lui dire qu'à « l'importante revue mensuelle et décentralisatrice » qu'était *La Province*, les rédacteurs seraient heureux de parler de ses poèmes et de lui « en ouvrir à deux battants la porte, comme c'était leur plaisir pour tous les artistes d'un vrai talent (60). »

Vermenouze répondit par l'envoi d'un exemplaire de son recueil. Il offrit à Robert de la Villehervé de lui adresser des vers pour les publier dans sa revue. Le 18 octobre, de la Villehervé annonçait à Vermenouze la publication, dans le numéro d'octobre de *la Province*, d'un article sur *En Plein Vent*. Quant au poème proposé par Vermenouze, il écrivait : « Je serai très fier de le publier. Au reste, nous vous donnerons, en échange, des lecteurs non seulement en notre France,

(58) *Lo Cobreto*, n° 69, vendredi 7 septembre 1900, pp. 685-686. Jean Ajalbert : *Arsène Vermenouze*.

(59) *Le Moniteur du Puy-de-Dôme*, 23 juillet 1900.

(60) Robert de la Villehervé à Arsène Vermenouze, Le Havre, 29 juillet 1900. Inédit.

mais en Suisse, dans toute la Belgique et jusqu'à Tiflis, où s'organise un dépôt de vente de la revue (61). »

L'article de Robert de la Villehervé parut, sans signature, dans *La Province*, le 26 octobre 1900. Ce que notait d'abord l'auteur, c'était « la Croix de Dieu, imprimée au-dessus même de son premier vers, comme dans les alphabets du très vieux temps. » Le charme, pour lui, d'*En Plein Vent* était d'emporter le lecteur tout de suite « loin de Paris, en pleine nature [...] dans les paysages que ne trouble nul tourisme, parmi les châtaigniers, les hêtres, les vergnes, les genêts, les sapins, sur les rudes montagnes abruptes ». Il était, disait-il, conquis « par tant de sincérité et de foi, [...] parce que le tout, en poésie et dans tout art au monde, est de donner d'abord toute son âme, ce qui n'est point si difficile, mais il faut en avoir une ». Or, Vermenouze avait une âme et cette âme se communiquait au lecteur avec une belle franchise et forçait la sympathie.

Venait ensuite une analyse rapide et pourtant complète et précise du recueil :

« Que seront ces sonnets ? [...] Certes, ils nous diront des légendes, des contes, la gloire des Noël's, les gens du pays, ceux, pêcheurs ou braconniers, qu'il rencontre en ses courses, mais surtout les arbres et les plantes, les heures dans les bois, les paysans au travail, les foires [...] et la chasse aussi, et les bêtes : la bécasse, le râle, la fouine, les ragots, les blaireaux, la caille, le canard sauvage, la loutre. »

L'éloge était accompagné de quelques critiques de détail : « Quelquefois, rarement, le vers hésite un peu, une rime n'est pas précisément exacte, (encore faut-il songer qu'il n'y a pas, en France, une seule façon de prononcer.) » De la Villehervé citait, comme exemples de ces rimes défectueuses, *combinés* et *sonnets, épaulés* et *capitales*. Mais, sans s'attarder à ces menues imperfections, il concluait : « Tout cela existe et vit à force de joie, de conscience et d'amour (62). »

VI. — LE PATRONAGE D'AJALBERT

Jean Ajalbert fut à l'origine de la publication d'*En Plein Vent*. Il veilla ensuite à son succès. Il se plaindra un jour de la prétention d'Audiat et d'Eugène de Ribier d'avoir été les premiers et les seuls à tirer, à Paris, Vermenouze de l'ombre, à révéler la valeur des sonnets d'*En Plein Vent*. Il assura « un service de presse étendu (63) » pour faire connaître le poète et son œuvre aux écrivains et aux critiques en renom. Il intervint auprès des publicistes et obtint d'eux des articles pour présenter *En Plein Vent* au public. Ainsi agit-il auprès d'Henry Lapauze, collaborateur du *Gaulois*, du *Figaro*, de *La Revue Bleue*. Lapauze avait reçu de Vermenouze conseil par Ajalbert le recueil de sonnets d'Auvergne. Il ne l'avait pas ouvert. Un mot

(61) Robert de la Villehervé à Vermenouze, Le Havre, 18 octobre 1900. Inédit.

(62) *La Province, au Havre*, 25 octobre 1900. Arsène Vermenouze : *En Plein Vent : Sonnets d'Auvergne*.

(63) *La Dépêche*, 22 mai 1911. Jean Ajalbert : *Notre époque. L'Ecole Auvergnate*.

d'Ajalbert lui fait parcourir l'ouvrage jusque là négligé. « Le poète aura sa notule avant peu (64) », promet Lapauze. A sa réponse à Ajalbert il ajoute un papillon qui vaut par la spontanéité du témoignage :

« Saprissi ! Mais c'est vrai qu'il a du talent ton poète. Je viens de parcourir son livre. C'est d'une fraîcheur de sentiment que ton âme du diable ne connaît plus ! Et c'est joli de couleur. Allons, tu as gardé tout de même un grain de bon sens ! (65) »

La « notule » promise par Lapauze parut dans *Le Gaulois*, le 3 septembre, sous les initiales de l'auteur, H. L. « Retenez ce nom, écrivait Lapauze au sujet de Vermenouze ; c'est celui d'un admirable poète. Lisez ce livre, vous en aurez bien vite acquis la certitude. » Vermenouze était comparé, comme poète du terroir, à François Fabié, à Emile Pouillon, et même à Mistral :

« Lisez [*En Plein Vent*]. Vous y trouverez une évocation très colorée de la vieille Auvergne. [...] Vous y verrez défilier les figures familiales ; vous entrez dans la douce intimité du poète, et certainement les tableaux vous plairont infiniment qu'il fait de la vie, au pied du clocher natal, à l'ombre de la croix. M. A. Vermenouze n'a point l'âme très compliquée, ni le vers, et c'est ce dont on doit le féliciter. Il est sobre comme un classique de la bonne époque et son inspiration est tout bellement fort honnête, de pur métal sans alliage. Son livre est un beau livre et c'est le livre d'un brave homme (66). »

Le 16 août, *l'Aurore* louait la franchise, la verve, l'amour avec lesquels Vermenouze chantait sa terre natale, et le journal reproduisait le sonnet *Les Châtaignes* (67).

Dans la *Petite République Socialiste*, à la demande d'Ajalbert, Camille de Sainte-Croix jugeait ainsi *En Plein Vent* :

« Il (Vermenouze) donne aujourd'hui, chez Stock, un recueil de vers très finement français de forme, mais toujours auvergnat de cœur. Ce sont des impressions du pays, croquis de mœurs, traits de légendes, scènes de nature, études d'animaux familiers ou sauvages.

« Comme Maurice Rollinat, mais avec une originalité qui n'emprunte rien au poète des *Brandes*, Arsène Vermenouze est un animalier adroit et pittoresque. »

(64) Henry Lapauze à Jean Ajalbert. 31 août 1900. Inédit.

(65) *Ibid.*

(66) *Le Gaulois*, 3 septembre 1900. H. L. *Carnet du Liseur. En Plein Vent. Sonnets d'Auvergne, par M. Arsène Vermenouze.*

(67) *L'Aurore*, 16 août 1900. *En Plein Vent.*

Et Camille de Sainte-Croix recopiait deux sonnets d'*En Plein Vent* : le *Canard sauvage* et la *Loutre*, pour donner une idée de « deux aspects » de la manière de Vermenouze : « l'ingéniosité dans la composition picturale et la délicatesse dans l'observation physiologique (68). »

Dans son *Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*, Catulle Mendès fait une place à Vermenouze. « Vermenouze (Arsène). Poésies. 1900. Opinion : Camille de Sainte-Croix », lit-on, page 301. Et l'article de Camille de Sainte-Croix dans la *Petite République Socialiste* du 4 septembre 1900 est reproduit en entier.

On peut attribuer aussi à l'intervention de Jean Ajalbert le premier article connu sur *En Plein Vent*, celui de Gustave Kahn, paru dans la *Revue Blanche* du 1^{er} décembre 1899, avant la publication du recueil, dont les épreuves furent sans doute communiquées au critique. Pour Gustave Kahn, *Flour de Brouso* avait fait de Vermenouze « le félibre de l'Auvergne ». En français, *En Plein Vent* ferait comprendre et aimer des gens du Nord son Auvergne natale. Et c'était bien ainsi. Mais Gustave Kahn s'étonnait que Vermenouze eût « choisi et si énergiquement et si totalement le sonnet pour [...] faire comprendre les beautés des puits, des burons, des landes et de la chasse-volante ». Sans doute ces sonnets d'Auvergne étaient-ils une suite de tableaux et l'auteur avait-il pu croire avoir bénéfice à leur imposer une forme concise et à enfermer ses paysages dans des cadres de même dimension. Mais il s'était privé de la possibilité de développer sa vision et de mieux montrer les horizons de son pays.

A Gustave Kahn les sonnets d'*En Plein Vent* paraissaient « de mérite très inégal ». A son jugement, Vermenouze était « loin d'être sans talent ». S'il ne se montrait pas toujours « un bon poète », il faisait « preuve souvent de vigueur d'expression, de vision fraîche et de prestesse à traduire des couleurs de lune, de nuages, d'herbages ». Il terminait ainsi : « Les sonnets les meilleurs sont ceux où M. Vermenouze a conté la chasse, ses surprises, ses joies, ses victimes. Il connaît le gibier, le voit vivre et rend bien ses allures. On goûtera aussi ses sonnets sur le châtaignier. »

En somme, reconnaissait Gustave Kahn, l'Auvergne n'était pas mal représentée par son poète. Vermenouze, remarquait-il, « par son rendu méticuleux et un peu sec des pierrailles et des bêtes », n'était pas sans évoquer Maurice Rollinat (69). D'autres, à sa suite, établiront comme lui le rapprochement entre le poète de l'Auvergne et le poète du Berry.

Le 12 août 1900, le *Cri de Paris*, après un rappel des mérites de Vermenouze poète félibréen, appréciait le poète français d'*En Plein Vent*. Vermenouze, disait le collaborateur anonyme de ce journal, se présentait au public français avec un volume de sonnets qui le classait parmi les vrais poètes. Du premier coup Vermenouze se rangeait parmi les écrivains de la terre natale les mieux doués. *En Plein Vent* était un « livre original, d'une beauté rude » et qui pourrait très bien valoir

(68) *La Petite République Socialiste*, mardi 4 septembre 1900. *Bataille artistique et littéraire*, par Camille de Sainte-Croix.

(69) *La Revue Blanche*, 1^{er} décembre 1899. Gustave Kahn : *Arsène Vermenouze : En Plein Vent*.

à son auteur, au nord de la Loire, la renommée qu'il avait déjà conquis le long du Rhône (70). »

Le 15 août, la *Revue de Paris* n'était pas moins élogieuse. L'auteur d'*En Plein Vent*, disait-elle, allait se révéler au grand public « par cette série de tableaux vigoureux ». « On sent que ses vers ont poussé en pleins champs ; on les aime pour leur forte venue. Ils sont parfois rudes, toujours savoureux et puissants et ils nous évoquent, tour à tour, les châtaigniers, les sapins, les genêts, toute la vie des plantes et des arbres ; ils disent les courses par les terres brûlées de soleil ou à l'ombre fraîche des sous-bois, le fusil au bras, une herbe aux dents ; ils nous montrent les rudes faucheurs ou les maraudeurs déguenillés, ou, les jours de foiral, les paysans dans leurs blouses aux plis « cassés et métalliques ». Voilà un vrai poète de la nature qu'il faut lire et qu'il faut admirer (71). »

Après *En Plein Vent* on ne pouvait plus ignorer Vermenouze, a écrit Jean Ajalbert, « tout au moins dans les milieux de littérature et d'art (72). » Au *Mercur de France*, dans la *Revue du Mois*, à la rubrique *Poèmes*, Pierre Quillard accordait vingt et neuf lignes à Vermenouze et à *En Plein Vent*. Il rappelait que, quatre ans auparavant — allusion à la préface de *Flour de Brouso*, en 1896 — Jean Ajalbert avait révélé au peuple d'outre-Loire « un poète qui osait employer le dialecte d'Auvergne, sans craindre les sourires et les haussements d'épaules ». Autant qu'il était possible d'en juger par les traductions, les poèmes de Vermenouze se recommandaient « par une sorte d'âpreté et de rudesse point affectées ». Avec *En Plein Vent* l'impression demeurait la même :

« Silhouettes de paysans, profils de montagnes, gestes des bêtes, attitudes des arbres, sont notés dans une langue sobre et sonore, un amour très tendre et très passionné des aïeux et du sol s'y exprime avec une fierté de rustique qui n'est ni un *rural* ni un rustre, et parmi ses portraits d'anciens il en est qui feraient bonne figure à côté d'effigies féodales, tel Calixte Vermenouze, qui fut gaucho, trappeur et chasseur de crotales (73). »

VII. — « ENCORE, DE LOIN EN LOIN, QUELQUES ÉCHOS »

D' « EN PLEIN VENT »

Vermenouze — grâce, en partie, à l'amitié agissante de Jean Ajalbert — n'avait donc pas à se plaindre du silence de la presse. Le 18 décembre 1900, il jugeait que le bruit autour de son recueil commençait à décroître. « Il m'arrive encore, de loin en loin, quelques

(70) *Le Cri de Paris*, 12 août 1900. *En Plein Vent*.

(71) *Revue de Paris*, 15 août 1900. *En Plein Vent*, par Arsène Vermenouze.

(72) *La Dépêche*, 23 mai 1911. Jean Ajalbert : *Notre époque. L'École Auvergnate*.

(73) *Le Mercur de France*, octobre 1900, p. 180. Pierre Quillard : *Revue du Mois. Les Poèmes*.

échos de mon livre, écrivait-il à Louis Farges ; mais le feu de peloton a été tiré (74). »

En Plein Vent n'avait pourtant pas fini d'intéresser les critiques littéraires. Charles Le Goffic venait d'en parler dans la *Revue Encyclopédique*, le 8 décembre 1900. « Par la vertu de ce diable d'homme, barde et chasseur tout ensemble », qu'était Vermenouze, l'Auvergne, disait Le Goffic, se décidait enfin « à entrer dans la ronde » des poètes. Les vers de Vermenouze étaient par endroits, estimait-il, « d'excellents vers, drus et sains comme leur auteur ». Le Goffic savait gré à Vermenouze « d'avoir tenté pour l'Auvergne ce que Brizeux avait si pleinement réussi pour la Bretagne, Vicaire pour la Bresse, Fabié pour le Rouergue, Charles Frémine pour la Normandie ». Il voyait surtout en Vermenouze un poète réaliste, disant « de préférence son Auvergne à lui, son Auvergne de tous les jours ». Il trouvait au vers de Vermenouze « une saveur un peu âpre, mais franche et honnête (75). »

Dans la *Vérité française*, le 10 janvier 1901, G. Artus parlait à son tour du recueil de Vermenouze. Au cours de son étude les réserves et même les reproches alternaient avec les éloges.

Les éloges n'étaient ni feints ni minces : « *En Plein Vent*, reconnaissait Artus, est un volume de sonnets qui n'est pas sans mérite. » Comme d'autres, il estimait Vermenouze d'avoir, avec une foi courageuse, dressé la croix au seuil de son livre :

« De ces sonnets c'est le premier que je préfère. Il vient du cœur, et, à notre époque de critique à outrance, de doute et de scepticisme, où tant d'auteurs affectent de ne plus croire, il fallait — je regrette vraiment d'être obligé de le dire — quelque courage pour l'écrire et il y a quelque mérite à l'avoir fait. »

G. Artus relevait les qualités du recueil : force, amour du sol natal, vérité, sincérité.

« Il y a du souffle et de la vigueur dans ce livre. L'auteur est passionnément attaché à son pays, à ses montagnes. Il nous en décrit les mœurs, les coutumes, les gens, les paysages avec un plaisir infini et une sincérité absolue. De cela je le félicite sans restriction aucune. »

Aux louanges G. Artus mêlait quelques reproches. Vermenouze pouvait-il s'en plaindre ? Les critiques ne garantissaient-elles pas la valeur des éloges ? Le recueil était « uniquement composé de sonnets ». Il eût gagné à recevoir une « forme plus variée ». On abusait du sonnet. Vermenouze savait « faire le vers ». Mais malheureusement il le faisait « trop vite ». A ses réelles qualités il eût pu « joindre celle de composer moins rapidement et de soigner davantage ses sonnets ». Certaines coupes étaient défectueuses. Ainsi dans le vers :

(74) Arsène Vermenouze à Louis Farges, Vielles, 18 décembre 1900. Publié par nous dans : *Arsène Vermenouze : Lettres inédites*, p. 32.

(75) *Revue Encyclopédique*, 8 décembre 1900. Charles Le Goffic, article sans titre.

« Dominé par la gourmandise et la paresse ».

Un sonnet — *les Veaux* — était tout en rimes féminines, ce qui était un enfantillage.

Moins justement, G. Artus reprochait à Vermenouze un réalisme excessif :

« Que M. Vermenouze se plaise à nous peindre certains tableaux campagnards, très crus de ton, très familiers, très réalistes même, j'y souscris, puisque, campagnard endurci et chasseur émérite, il se complait surtout en ces récits qui ne sont pas toujours sans saveur. Mais consacrer quatre sonnets à la mort du porc [...] n'est-ce pas un peu profaner ce petit poème parfait que doit être le sonnet ?

« La volaille picore au milieu du fumier

D'où suintent des purins couleur d'or et de bistre. »

nous dit le poète au début de celui intitulé *Panique*. Tableau vrai peut-être, mais vilain tableau (76). »

G. Artus se disait choqué, chez Vermenouze, de certaines images vulgaires et de certaines comparaisons triviales. Il lui recommandait d'ajouter à ses autres qualités : originalité, précision, sincérité, énergie, l'élégance et la distinction. Quelques-unes de ces remarques étaient fondées. Mais Artus était un délicat. Le réalisme de Vermenouze dans la *Mort du porc*, scène importante de la vie de la ferme en Auvergne, est seulement le respect de la vérité. Les sonnets, pour être de bons sonnets, seraient-ils tenus de se limiter aux sujets et au ton du sonnet d'Oronte ou même des sonnets de *Job* et d'*Uranie* ?

*
**

La renommée de *En Plein Vent* se prolongea bien au-delà d'une année. En mai 1902, Perbosc écrivait à Vermenouze qu'il avait « vu avec plaisir l'article de *Feu Follet*, où Jehan Laugnac », qui paraissait ne connaître le poète de l'Auvergne que par *En Plein Vent*, l'avait « jugé avec beaucoup de flair (77). » A quoi Vermenouze répondait aussitôt : « Je ne crois pas que le numéro de *Feu Follet* dont vous me parlez me soit parvenu : en tout cas, je ne me rappelle pas ce nom de Jehan Laugnac (78). »

Le 9 mai, Perbosc envoyait à Vermenouze les numéros de *Feu Follet* de janvier et de février. Avec les articles de Jehan Laugnac ils contenaient aussi le commencement du poème de Perbosc : *Lo Got occitan*.

Dans le numéro de janvier 1902, Jehan Laugnac, dans un premier article, *Les Rustiques*, étudiait les poètes qui chantaient « l'âme de la terre ». Il citait les *Poèmes de Provence*, de Jean Aicard, *Dans les*

(76) *La Vérité française*, 10 janvier 1901. G. Artus : *En plein Vent*, par Arsène Vermenouze.

(77) Perbosc à Vermenouze. Comberouger, 2 mai 1902. Inédit.

(78) Vermenouze à Perbosc. Vielles, 4 mai 1902. Inédit.

Brandes, de Maurice Rollinat, *Les Chants du Nivernais*, d'Achille Millien, et les *Emaux Bressans*, de Gabriel Vicaire, qu'il examinait plus longuement. Ce premier article se terminait par ces considérations :

« Chez certains poètes, au premier courant, venu de la génération de rustiques que Vicaire paraît synthétiser, s'ajoute une influence lamartinienne, du Lamartine qui chantait les laboureurs, les chèvres, les bois, les montagnes, et chez d'autres la minutie réaliste. Parmi ces poètes, les uns sélectionnant leurs sensations pour ne garder que les plus délicates et les plus intenses, ont pensé devoir les laisser telles qu'elles furent primitivement ressenties, sans les couler en des moules forgés d'avance, et devoir leur donner le plus de naïveté possible, fût-elle factice ; ils se créent une vie cérébrale telle qu'ils ressentiront des impressions aussi simples et aussi compliquées que si, au moment où ils œuvrent, le monde apparaissait pour la première fois à leurs sens étonnés (79). »

Ceux-là arrivèrent à des notations plus subtiles que les autres qui voulurent « garder les mètres traditionnels, en leur donnant la rudesse des labours, des bœufs et des chants que lance le bouvier ». Seulement, ceux-ci « recueillirent des sensations plus vraies, plus réelles, en ce sens qu'un plus grand nombre de lecteurs pouvaient les ressentir à leur tour. Au nombre des premiers, Jehan Laugnac mettait Moréas, Retté, Francis Jammes. Parmi les seconds, il citait Jules Renard et Vermenouze.

C'est à Vermenouze exclusivement qu'il s'arrêtait dans son second article, paru dans le numéro de février de *Feu Follet*. Il voyait en Vermenouze un sonnettiste. Non qu'il fût « orfèvre ni enlumineur. »

« Il semble, disait Laugnac, qu'il ait choisi le sonnet parce que, trouvant ses vers en chassant, les ruminant longuement comme un bœuf sa paille, il jugea plus commode qu'un autre ce poème à forme fixe. Son sonnet est honnête, fruste et sent l'herbe ; l'idée le remplit et s'y trouve à l'aise. » Vermenouze, « barde casanier et rêveur », avait saisi « toute l'intimité » de la terre. Les sensations qu'il rapportait, il les avait ressenties ; il avait entendu les bruits, celui

« D'un bœuf heurtant sa chaîne aux parois de sa crèche ;

celui du fruit qui, « sous la dent d'un écureuil ou d'un loir », « du haut des châtaigniers se laisse choir. » Il avait vu « l'or des pissenlits étoiler les prés verts », le « grand œil doux et mélancolique de la bécasse » et

« Farouche et courroucé, s'envoler un grand duc », de l'arbre qui tombe sous les coups de la cognée. Laugnac admirait la phrase sincère, « l'absence de manière » de la forme, le « ton respectueux et grave ». Il se demandait pourquoi Vermenouze avait « trouvé si parfaitement ce ton ». Peut-être, disait-il, la biographie

(79) *Feu Follet*, Janvier 1902, p. 3. Jehan Laugnac : *Les Rustiques*.

du poète, qu'il ignorait, lui eût-elle fourni la réponse à sa question. Vermenouze, plus que d'autres poètes, aimait la nature ; c'était sans doute là un des secrets de la perfection du ton de ses poèmes. Mais Vermenouze enfant, Vermenouze poète chasseur, avait vécu en contact étroit avec la terre. Il l'avait observée jour après jour ; il en connaissait tous les détails, toutes les saisons, toutes les heures, tous les êtres qui l'habitaient. Cette connaissance, jointe à cet amour et l'expliquant, expliquait aussi le bonheur de l'expression dans ses poèmes.

Très justement encore, Jehan Laugnac remarquait que Vermenouze, « croyant et pieux », ne pouvait trouver, en parlant d'une église, « ces raffinements subtils de naïvetés qu'ont les poètes dont la religion est purement d'art », que la foi de Vermenouze était « robuste et point mystique ».

Bien d'autres choses encore plaisaient à Laugnac dans *En Plein Vent* :

« Ce qui nous intéresse, disait-il, ce sont les pages où frémit l'herbe, où s'étale le velours des mousses, [...] où passe le vol des perdreaux, où les champignons poussent sur les vieux troncs ou bien cachent dans les sous-bois leurs pieds tors « renflés de gros biceps », où se heurtent au vent les maïs déjà mûrs, où les pâturages s'étendent, laissant voir par-dessus les haies vertes des têtes ou des échines de bœufs qui rêvent, où la cabrette sonne un regret et où les cloches carillonnent les Noël's d'Auvergne. Ce qui nous intéresse c'est tout ce qu'il a pris à la terre. »

Citant le dernier tercet du sonnet *Les Faucheurs* :

« Parfois, l'un des faucheurs des autres se sépare,
Et s'arrêtant, campé comme un guerrier barbare,
Il aiguise sa faux parmi les foins coupés »

Laugnac écrivait :

« O vous tous qui êtes passés dans les prés qu'on fauchait, ne revoyez-vous pas le geste du faucheur, n'entendez-vous pas le bruit, qui fait s'envoler les geais, de la longue pierre d'un gris bleu passant sur la lame mince et sonore ? N'êtes-vous pas pris d'une nostalgie ? »

Critique littéraire vivant aux champs, Jehan Laugnac était saisi par la vérité de la poésie du poète rustique qu'était Vermenouze. Aussi, la facture qui pouvait parfois sembler maladroite, le rythme qui pouvait paraître rude, n'était à ses yeux qu'un élément de vérité de plus. « C'est que, disait-il, les hommes que peint Vermenouze ont les mains calleuses et que la terre qu'il chante a de gros cailloux (80). »

C'était, de l'avis même de Vermenouze, comprendre et bien juger la poésie d'*En Plein Vent*. Le poète écrivait à Perbosc :

(80) *Feu Follet*. Février 1902, pp. 33-37. Jehan Laugnac : *Les Rustiques* (suite).

« J'ai remercié Laugnac, que je ne connais pas, mais qui est un critique pénétrant et subtil. Son article, en en défalquant la part faite à la bienveillance, reste certainement ce qui a été écrit de plus juste et de plus et mieux observé sur mes agrestes sonnets. Il m'a vu ou deviné à travers mes rimes (81). »

*
**

En avril 1902, *La Tradition*, revue de Paris, appréciait ainsi *En Plein Vent* : « Presque tous les sonnets méritent d'être admirés et certains sont des chefs-d'œuvre. Vermenouze fait voir les choses avec une intensité extraordinaire. Ses vers ont de la vigueur, de la force, une frappe magnifique (82). »

Enfin, le 23 novembre 1902, dans *La Vie montpelliéraine et régionale*, Célestin Pontier rendait compte d'*En Plein Vent*, après avoir, dans le numéro du 2 novembre du même journal, parlé des poèmes en langue d'oc de Vermenouze. Pontier tenait le « barde terrien » d'*En Plein Vent* pour « plus concis, plus raffiné, plus profond » que celui de *Flour de Brouso*. Loin de lui reprocher, comme d'autres, le cadre restreint du sonnet, il l'en approuvait : « A la vision grandiose des premiers poèmes, disait-il, [...] il a substitué des médaillons concis de forme, où, dans un cadre plus étroit, se concentre la vision grandiose du paysage et de la vie (83). »

Ainsi que la plupart des critiques, Pontier citait comme particulièrement beau le sonnet :

« C'est pour te faire aimer, Terre, comme je t'aime... »

qui, décidément, recevait une consécration de l'admiration générale.

(81) Vermenouze à Perbosc. Vielles, 23 mai 1902. Publié par nous dans *Arsène Vermenouze : Lettres inédites*, pp. 56-57.

(82) *La Tradition*, avril 1902. *En Plein Vent. Sonnets d'Auvergne*, par Arsène Vermenouze.

(83) *La Vie montpelliéraine et régionale*, 2 novembre et 23 novembre 1902. Célestin Pontier : *Arsène Vermenouze*.

The first part of the book is devoted to a description of the life of the author, and is written in a simple and unassuming style. It contains a great deal of interesting information, and is well worth reading.

The second part of the book is devoted to a description of the life of the author, and is written in a simple and unassuming style. It contains a great deal of interesting information, and is well worth reading.

The third part of the book is devoted to a description of the life of the author, and is written in a simple and unassuming style. It contains a great deal of interesting information, and is well worth reading.

The fourth part of the book is devoted to a description of the life of the author, and is written in a simple and unassuming style. It contains a great deal of interesting information, and is well worth reading.

The fifth part of the book is devoted to a description of the life of the author, and is written in a simple and unassuming style. It contains a great deal of interesting information, and is well worth reading.

The sixth part of the book is devoted to a description of the life of the author, and is written in a simple and unassuming style. It contains a great deal of interesting information, and is well worth reading.

The seventh part of the book is devoted to a description of the life of the author, and is written in a simple and unassuming style. It contains a great deal of interesting information, and is well worth reading.

CHAPITRE III

LE SUCCES PARISIEN D'« EN PLEIN VENT »

I. — LE HÉRAUT, A PARIS, DE LA GLOIRE DE VERMENOUBE : FERNAND VERNHES

En 1901, un an après la parution d'*En Plein Vent* (mis à part les rares articles — qui n'étaient d'ailleurs pas les moins bons — écrits en 1902), la publicité faite par la presse au recueil de sonnets de Vermenouze paraissait bien parvenue à son terme. Par la négligence de Stock, les volumes en grand nombre, à la vive irritation de Vermenouze, restaient chez l'éditeur. C'est cependant d'un autre côté que l'œuvre suscita de nouvelles et ferventes admirations. De là devait naître la vraie gloire littéraire et parisienne d'Arsène Vermenouze qui allait décider de l'orientation de sa carrière poétique.

La première vague du succès d'*En Plein Vent* était due à Jean Ajalbert. Il avait guidé Vermenouze dans les envois de ses vers aux écrivains : Viélé-Griffin, Jules Renard, Huysmans, d'autres encore. Il avait sollicité et obtenu des critiques littéraires des articles pour les revues et les journaux. Il en rédigeait aussi lui-même. On eut, par la suite, trop tendance à oublier le rôle important d'Ajalbert pour que nous n'insistions pas afin de le mettre en lumière. Nous avons vu aussi la part, non négligeable, qui revenait au docteur Marignan, à Louis Farges et, par Farges, à Emile Duclaux intervenu auprès de Gaston Paris.

Nous sommes à l'aise, désormais, pour révéler l'action considérable, et jusqu'ici ignorée, d'un artisan de la gloire de Vermenouze. Publiciste obscur, poète oublié, répétiteur et précepteur besogneux, homme original, malchanceux, autant qu'ami dévoué, cœur généreux et délicat, il s'appelait Fernand Vernhes.

D'origine rouergate, il était né, en 1861, à Agen où son père, capitaine d'infanterie, se trouvait alors en garnison. Fernand Vernhes séjourna longtemps à Villefranche-de-Rouergue. Après des études au lycée de Rodez, il se destina à l'enseignement. Il fut quelque temps maître d'études au lycée de Nevers. Il quitta l'Université pour l'enseignement libre, pensant avoir ainsi plus de loisirs (1). Il monta à Paris, comme tant d'autres jeunes, riche d'espoirs et d'ambitions, passionné

(1) B. Combes de Patris : *Anthologie des écrivains du Rouergue : Fernand Vernhes* (1861-1928). *Notice biographique*. (Rodez, 1931, pp. 263-264.)

de poésie, rêvant de pénétrer dans les cercles littéraires, de publier des œuvres dans les revues et les journaux et de parvenir à la renommée. « Il se mêla aux cénacles poétiques, prit une grande part aux querelles qui divisaient, en 1892, parnassiens et symbolistes (2). » L'écrivain aveyronnais B. Combes de Patris nous renseigne ainsi sur Fernand Vernhes qu'il a bien connu. « Sa vie, nous dit-il, très simple et très obscure, s'écoula entre un labeur nécessaire et la poursuite d'un idéal de poète et d'artiste (3). » Ailleurs, B. Combes de Patris a rappelé en ces termes le souvenir de Fernand Vernhes : « Tous ceux qui ont approché Fernand Vernhes se souviennent de l'affabilité charmante de cet homme, aussi modeste que serviable, dont l'extrême réserve cachait une culture solide. Il n'en faisait état qu'avec discrétion, mais à mesure qu'on le connaissait davantage, la sympathie qu'il avait d'abord inspirée faisait place à une estime croissante pour la qualité de son esprit et la délicatesse de son talent. [...] Ennemi de la réclame, de la louange et du bruit, simple dans ses goûts, il trouvait plus de joie à l'intimité familiale qu'au vain commerce des hommes (4). » Fernand Vernhes était, a dit encore de lui B. Combes de Patris, « d'une rare bienveillance, d'une loyauté scrupuleuse et d'une parfaite dignité (5) ».

Cet homme effacé réussit pourtant à se créer de nombreuses relations dans le monde des lettres. Il connaissait des poètes, des critiques littéraires, des académiciens. Ami d'Auguste Dorchain et de Charles de Pomairols, que Sully-Prudhomme recevait, rue du Faubourg-Saint-Honoré, il voyait, grâce à eux, le poète des *Solitudes* et des *Vaines Tendresses* (6).

Fernand Vernhes plaçait parfois, difficilement, ses vers dans des revues. Il publiait, sur les écrivains, des articles dans l'*Auvergnat de Paris*. C'est par là qu'avec lui Vermenouze eut ses premiers rapports. Pour qu'il fût parlé d'*En Plein Vent* dans le journal, il adressa, à l'intention du critique littéraire, Fernand Vernhes, un exemplaire du recueil avec une dédicace appropriée. Il envoya le livre, peu après sa parution, vers la fin juin 1900, à Louis Bonnet. Vernhes le retira seulement au début de septembre. Il s'expliqua de ce retard dans une lettre à Vermenouze. Il se proposait, annonçait-il, de consacrer au recueil un article dans l'*Auvergnat de Paris*. Il pensait beaucoup de bien « de l'œuvre et de l'auteur ». « Je ne connais celui-ci que par celle-là », précisait-il. Il donnait des conseils et offrait ses services :

« Avez-vous songé à adresser un exemplaire de votre œuvre à J.-M. de Heredia et à Fr. Coppée ? Sinon, songez-y et, au besoin, employez-moi à ce soin, car je peux les voir quelquefois. Permettez-

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) B. Combes de Patris : *Un poète de chez nous : Fernand Vernhes. Revue du Rouergue*, 1^{re} année, n^o 3, juillet-septembre 1947 (pp. 313-325).

(5) B. Combes de Patris : *Anthologie des écrivains du Rouergue : Fernand Vernhes. Notice biographique* (pp. 263-264).

Nous remercions M. le majoral Henri Mouly qui a orienté nos recherches sur Fernand Vernhes, de son obligeance.

(6) B. Combes de Patris, article cité. *Revue du Rouergue*, juillet-septembre 1947, p. 314.

moi, cher poète, concluait-il, d'espérer vous voir à Paris un jour prochain (7). »

Il signait : Fernand Vernhes, professeur et homme de lettres, 96, avenue de Versailles, Paris.

*
**

Le 21 octobre 1900, Fernand Vernhes publia, dans l'*Auvergnat de Paris*, sur le livre de Vermenouze, un article énorme, assez diffus, mais très chaud dans l'éloge. Les digressions y abondent. Cependant, ici et là, se font jour des appréciations d'une grande justesse. « *En Plein Vent*, disait F. Vernhes, nous révèle [...] un poète qu'il convient de lire et de goûter parmi les plus personnels, les plus savoureux, d'aimer et d'admirer parmi les plus dignes (8). » Et plus loin : « Toute l'Auvergne est dans cette voix où, toute, elle chante en rimes sonores (9). » Ce n'était pas si mal apprécier l'œuvre. D'autres critiques, d'une plus grande autorité, viendront ratifier et confirmer le jugement de Fernand Vernhes.

Cependant, plus que par son article, Vernhes servit Vermenouze par les projets qu'il lui suggéra, dont il encouragea la réalisation, et, aussi et surtout, par les sympathies qu'il sut lui amener, par l'attention de critiques influents qu'il attira sur l'œuvre et la personnalité du poète de l'Auvergne.

Fernand Vernhes connaissait de Heredia et Coppée. Lorsqu'il invitait Vermenouze à envoyer son recueil aux deux poètes académiciens, une idée venait de naître dans son esprit qui, désormais, ne le quitterait plus :

« Je vais vous dire toute ma pensée, écrivait-il à Vermenouze. [...] *En Plein Vent* peut et doit briguer une récompense à l'Académie. Je pressentirai à la première occasion Heredia et Coppée. Lintilhac, qui peut beaucoup, vous est acquis, et ce me serait une triple joie, pour vous, pour l'Auvergne et pour la poésie, que votre beau livre fût couronné par l'Académie française (10). »

A l'*Auvergnat de Paris*, dans son long article sur *En Plein Vent*, le 21 octobre 1900, F. Vernhes, rangeant Vermenouze parmi les poètes du clocher, rappelait que, plus d'une fois, l'Académie avait tenu à couronner certains d'entre eux : « François Fabié, en Rouergue, et Gabriel Vicaire — un mort d'hier — chantre de la Bresse, mais fils de mère auvergnate (11) ». Il semblait à Vernhes, tandis qu'il tournait les pages d'*En Plein Vent*, y sentir « un parfum de laurier académique (12) ».

Ajalbert et Farges avaient précédé Vernhes sur cette voie. Vernhes

(7) Fernand Vernhes à Arsène Vermenouze. Paris, 8 septembre 1900. Inédit.

(8) *L'Auvergnat de Paris*, 21 octobre 1900. Fernand Vernhes : *En Plein Vent. Sonnets d'Auvergne*.

(9) *Ibid.*

(10) F. Vernhes à A. Vermenouze. Paris, 8 septembre 1900. Inédit.

(11) *L'Auvergnat de Paris*, 21 octobre 1900. Fernand Vernhes : *En Plein Vent. Sonnets d'Auvergne*.

(12) *Ibid.*

venant s'ajouter à eux, Arsène Vermenouze se fit à l'idée d'une candidature à un prix d'Académie. Il adressa au secrétaire perpétuel de l'Académie française ses ouvrages, *En Plein Vent* et *Flour de Brouso*. Au nom du secrétaire perpétuel, le chef du secrétariat, Pingard, lui en accusa réception : « Conformément à votre demande, disait-il, cet ouvrage (*En Plein Vent*) a été inscrit pour prendre part au concours Archon-Despéroutes pour l'année 1901 (13). »

Vermenouze désirait un prix d'Académie. Quelqu'un dut lui représenter l'importance du prix Archon-Despéroutes et la difficulté de l'obtenir. Il s'en émut. Il confiait son trouble à Louis Farges, au début de janvier :

« Il m'en arrive une de bien bonne avec l'Académie. Figurez-vous que Pingard m'a inscrit pour le concours Archon-Despéroutes où il n'y a, je crois, qu'un prix de 10.000 francs. Ce prix est toujours attribué, cela va sans dire, à un poète déjà connu, à quelque fils d'immortel destiné à devenir immortel lui-même. Non seulement je n'ai aucune chance de succès, mais, par-dessus le marché, je me couvre encore de ridicule (14). »

Vermenouze demandait donc à Farges de faire une démarche, par lui-même ou par un de ses amis, auprès de Pingard. Il s'agissait d'informer le chef du secrétariat de l'Académie que le poète avait l'intention de « concourir purement et simplement pour un des nombreux prix Montyon de 500 francs (15) », « la portée patriotique et morale » de son œuvre « justifiant suffisamment cette prétention (16). » De tous ses amis, Vermenouze voyait Farges le plus qualifié pour accomplir cette démarche. Il envoyait à Farges une demande signée de sa main. Si Farges ne pouvait intervenir, Vermenouze écrirait lui-même directement à Pingard.

En même temps, Vermenouze se mettait en quête de patronage. Adressant un mot d'amitié à Emile Duclaux, à l'occasion de la nouvelle année, il le priait de le servir auprès de Gaston Paris. De son côté, « le très répandu et très influent docteur Marignan (17) », de Marsillargues, son ami, lui promettait un concours précieux, celui de Henri de Bornier.

Farges agissait et donnait ses conseils. C'était bien au prix Archon qu'il fallait être candidat. Vermenouze reprenait confiance dans le succès. Il croyait « pouvoir compter sur de Bornier, et, par l'intermédiaire de Dorchain, sur un ou deux autres immortels (18) ». Il faisait « beaucoup travailler auprès de Coppée (19) ». « De votre côté, écrivait-il à Farges, prêtez-moi votre forte épaule auvergnate ; et, si nous réussissons, je crois que vous pourrez entendre — de *Paris estont* —

(13) Pingard à Vermenouze. Paris, 8 octobre 1900. Inédit.

(14) Vermenouze à Louis Farges. Vielles, 7 janvier 1901. Inédit.

(15) *Ibid.*

(16) *Ibid.*

(17) Vermenouze à Louis Farges. Vielles, 12 janvier 1901. Inédit.

(18) Vermenouze à Louis Farges. Vielles, 21 janvier 1901. Inédit.

(19) *Ibid.*

un fameux air de *Grande*, que je me propose d'aller *bramar* à la cime du Puy Mary (20). »

Un mois plus tard, cependant, il doutait du résultat. Vernhes lui annonçait que Coppée lui était tout acquis, et c'était une raison d'espérer. Malheureusement, j'ai omis une formalité, essentielle, paraît-il. Je n'ai pas adressé à Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, les cinq exemplaires de rigueur. Enfin, advienne que pourra (21) ! »

Vernhes s'occupait de lui. Il allait aux renseignements. La candidature de Vermeuzou au prix Archon ne lui était « pas passée de l'esprit (22) ». Il s'était « présenté aux bureaux du secrétariat de l'Institut ». Les « bureaucrates » s'étaient « dits débordés » et l'avaient prié de « repasser », ce qu'il ferait « au premier loisir ». « Je veux savoir ce qu'on me dira là de plus ou moins formel sur la régularité de votre candidature. Je me suis procuré aussi un annuaire de l'Institut où, malheureusement, se trouve un paragraphe péremptoire sur la question de forme. » Dans sa prochaine lettre à Vermeuzou, qui ne tarderait pas, Vernhes transcrivait ce paragraphe. Restait d'ailleurs « à avoir l'avis de M. Pingard (23) ». Mais, par ces temps de réception (24) et d'élection prochaine à l'Académie, il était impossible de voir Pingard. En revanche, Vernhes harcelait ses subalternes. Il avait obtenu d'eux, confidentiellement, communication du registre d'inscription des concurrents. Le nom de Vermeuzou ne s'y trouvait pas. Mais Vernhes croyait (il ne s'en était rendu compte qu'après) que les subalternes de Pingard n'avaient « pas su trouver la liste de 1901 ». Vernhes avait vu aussi de Heredia. L'auteur des *Trophées* avait « déclaré avoir dit un mot » pour Vermeuzou à la commission des prix Archon, « mais sans succès, vu le nombre des concurrents parisiens ». « Dites-lui, avait-il ajouté, que je goûte fort ses sonnets (25). »

En 1901, Vermeuzou n'obtint pas le prix Archon-Despéruses. Du moins apprit-il comment il devait, à l'avenir, poser sa candidature et s'assurer les concours nécessaires pour la voir réussir. Sa tentative infructueuse pour *En Plein Vent* prépara le succès de *Mon Auvergne* auprès de l'Académie.

II. — L'ENTHOUSIASME DE GABRIEL AUDIAT : « DES VERS SI BEAUX ET SI RARES »

Avec plus d'efficacité que du côté de l'Académie, Fernand Vernhes intervint ailleurs en faveur de Vermeuzou. Il retira chez Stock un exemplaire d'*En Plein Vent*. Il le porta à Gabriel Audiat, « un haut et délicat esprit, un normalien religieux, un lettré aussi fin qu'intransigeant parfois (26) ». En remettant chez Audiat le volume pris chez

(20) *Ibid.*

(21) Vermeuzou à Louis Farges. Vielles, 25 février 1901. Inédit.

(22) F. Vernhes à Vermeuzou. Paris, 29 mars 1901. Inédit.

(23) *Ibid.*

(24) Réception d'Emile Faguet, successeur de Cherbuliez, le 18 avril 1901. Réception de M. Berthelot, le 2 mai 1901.

(25) F. Vernhes à A. Vermeuzou. Paris, 2 mai 1901. Inédit.

(26) F. Vernhes à A. Vermeuzou. Paris, 29 mars 1901. Inédit.

Stock, Vernhes laissa sa carte avec deux lignes où il le remerciait à l'avance « de tout le bien ou de tout le mal » qu'Audiat, critique littéraire, « allait écrire sur ce filleul » que Vernhes présentait « aux fonts baptismaux du *Mois Littéraire et Pittoresque* (27) ».

Audiat lut le livre. Bon juge et juge sévère, il fut dans l'étonnement et l'enthousiasme. Aussitôt, il écrivit à Vermenouze. « Qui êtes-vous donc, commençait-il, vous qui faites des vers si beaux et si rares (28)? » Il était « transporté d'admiration par une prose si simple, si saine », la prose de la vie que peignait Vermenouze, « transfigurée par une poésie si magistrale (29) ».

Audiat, plus tard, reviendra sur « la double poésie des vers et de la foi (30) » du recueil des sonnets d'Auvergne. Pour le moment, il se présentait à Vermenouze, lui exprimait la joie de sa découverte et annonçait son intention de révéler au public de sa revue les richesses poétiques d'*En Plein Vent*. « Chroniqueur littéraire du *Mois*, ç'a été pour moi plus qu'une joie, un véritable enchantement, d'avoir à faire connaître au public qui l'ignore un art si pur et si beau, mis au service d'une foi si robuste (31). » Audiat avait écrit un article qu'il était impatient de voir paraître, mais qui devrait « sans doute attendre un peu ». « Je ne me suis pas tenu de vous dire que cette poésie « en sabots » est de l'art le meilleur et que je considère comme un devoir de la faire connaître et aimer le plus possible (32). »

Audiat tenait parole. Il présentait au public le recueil de Vermenouze par l'écrit et par la conférence. Son article paraîtrait au *Mois*, en juin. Ce n'était « qu'un commencement ». « Je ferai mieux et vous méritez encore mieux (33) », écrivait-il au poète. Il avait déjà communiqué oralement son enthousiasme « à bien du monde (34) ». Se trouvant à Besançon, pour une conférence, il avait « eu incidemment à parler devant des jeunes gens, des prêtres et des religieux », et il avait « lancé » le livre de Vermenouze qui avait « ravi tout le monde ». Il disait au poète d'*En Plein Vent* sa « résolution bien arrêtée de ne pas laisser le silence écraser un talent (35) » comme le sien.

Les lettres d'Audiat apportèrent à Vermenouze une grande joie. Cette joie, il la devait à Fernand Vernhes. Il lui en fit part en lui disant sa reconnaissance. Vernhes lui répondit aussitôt :

« Je suis heureux, mais plus que je ne saurais le dire, d'avoir servi à vous valoir la sympathie littéraire de Gabriel Audiat, car il ne la prodigue pas ! [...] Et quand il vous écrit deux lettres exquises et vous consacre, me dites-vous, un magistral article, en juin prochain, vous avez lieu, croyez-moi, d'être fier. Aussi je

(27) *Ibid.*

(28) Gabriel Audiat à A. Vermenouze. Paris, 7 mars 1901. Inédit.

(29) *Ibid.*

(30) G. Audiat à A. Vermenouze. Paris, 22 mars 1901. Inédit.

(31) G. Audiat à A. Vermenouze. Paris, 7 mars 1901. Inédit.

(32) *Ibid.*

(33) G. Audiat à A. Vermenouze. Paris, 22 mars 1901. Inédit.

(34) *Ibid.*

(35) *Ibid.* Dans cette lettre, Gabriel Audiat ajoute à sa signature : « Professeur de rhétorique au Collège Stanislas. »

m'applaudis comme d'un succès personnel d'avoir acquis à *En Plein Vent* ses suffrages (36). »

*
**

Gabriel Aubray était le pseudonyme littéraire de Gabriel Audiat. Il signait ainsi ses chroniques dans le *Mois littéraire et pittoresque*. Celle qu'il écrivit dans les premiers jours de mars, et qui parut seulement en juin, disait hautement les mérites d'*En Plein Vent* : « Voici la poésie la plus ferme, née de l'âme la plus saine, et traduisant la bonne vie savoureuse telle que Dieu l'offre à tant de gens d'esprit qui ne savent pas la saisir. [...] Ce livre n'a pas seulement pour nous prendre et la sincérité et la couleur et la saveur, toute la vertu d'un vieux pays qui s'est fait homme et poète, mais il est une œuvre d'art d'une maîtrise admirable (37). »

Gabriel Aubray caractérisait ainsi les sonnets de Vermenouze : « Ils sont [...] d'essence rustique, de forme magistrale, et pure, et très polis aussi, fleuris de rimes riches, avec « un rien » de modernisme dans la coupe (38). »

Le critique « posait » son personnage tel qu'il se le représentait, ne l'ayant pas vu encore au moment où il écrivait son article : « Solitaire, probablement, [...] sans ambition littéraire, avec passion aimant la terre, et ne la chantant que pour la faire aimer, vivant [...] dans la bonne prose de la vie utile et simple, [...] mais ayant su — ce qu'on ne sait plus — relever, illuminer, transfigurer cette prose par le sentiment très vif de sa beauté et par le clair rayonnement de la foi chrétienne.

« Il donne l'impression d'un homme heureux, d'une âme en équilibre, parce que c'est dans le réel et dans le bien qu'elle a su trouver le beau (39). »

Gabriel Aubray voyait dans *En Plein Vent* « le livre du chasseur, le livre du pêcheur, le livre de la ferme ». Il appelait les *Faucheurs*, la *Foire*, les *Laitières*, « des morceaux exquis de peinture hollandaise ». Il ignorait quelle fortune Paris, dispensateur de toute gloire, réservait à ce poète tard venu. Mais c'était la joie d'un lecteur, c'était l'honneur d'une revue « de découvrir et mettre en lumière d'aussi pures, d'aussi belles choses (40) ».

Ces pages valurent à Arsène Vermenouze une notoriété nouvelle auprès d'un public vaste et choisi. En même temps, l'article de Gabriel Aubray ouvrait au poète la collaboration à une revue fort répandue à Paris et en France.

∴

En faveur d'*En Plein Vent*, Fernand Vernhes intervint aussi auprès de Laurent Vallières, chroniqueur littéraire du *Courrier de l'Aveyron*. Il obtint la promesse d'un article. « C'est un de vos sincères admirateurs (41) », écrivait-il à Vermenouze, le 2 mai.

(36) F. Vernhes à A. Vermenouze. Paris, 29 mars 1901. Inédit.

(37) Gabriel Aubray : *Causerie Littéraire : Le printemps des poètes. En Plein Vent. Mois littéraire et pittoresque*, n° 30, juin 1901, pp. 753-756.

(38) *Ibid.*

(39) *Ibid.*

(40) *Ibid.*

(41) F. Vernhes à A. Vermenouze. Paris, 2 mai 1901. Inédit.

Trois mois après, la promesse était tenue. L'article était signé Pierre Laur-Val. L'auteur ne connaissait Vermenouze que par son recueil. « Mais, disait-il, ce qu'on peut affirmer, c'est que cet intrépide chasseur est poète et même un poète très original, très personnel, doué pour bien voir et pour bien peindre (42). » L'article, pertinent, précis, provenait d'une lecture attentive et réfléchie d'*En Plein Vent*.

III. — VOYAGE A PARIS. UN « DÉJEUNER DE POÈTES » A VERSAILLES (MAI 1901)

Le 22 mars, Gabriel Audiat écrivait à Vermenouze : « Venez à Paris et venez me voir le plus tôt possible (43). » Vermenouze décida aussitôt de répondre à cette invitation et de se rendre à Paris. Il en informa Fernand Vernhes.

En même temps qu'à Gabriel Audiat, Vernhes révélait *En Plein Vent* à Gustave Zidler, professeur au lycée Hoche, à Versailles, poète de talent, lauréat de l'Académie française, et à Emile Trolliet, de la *Revue Idéaliste*. Il revoyait Audiat, lui parlait de *Flour de Brouso*, et Audiat le chargeait d'en demander pour lui un exemplaire à Vermenouze. « Il tient à connaître par leur traduction vos poésies patoises (44) », écrivait Fernand Vernhes à Vermenouze.

Audiat, par l'intermédiaire de Vernhes, réclamait à Vermenouze « des vers inédits pour la revue le *Mois*, aussi des vers pour la *Revue Idéaliste*. Ainsi, grâce à Vernhes, les revues parisiennes accueillaient les vers du poète du Cantal. Audiat le rappellera un jour à Vermenouze.

« Et Vernhes ? C'est à lui, ne l'oublions pas, que vous devez le grand saut que vous avez fait [...] dans la notoriété parisienne. C'est lui qui a fait connaître votre livre à Trolliet et à moi. La *Revue Idéaliste*, le *Mois*, Zidler, [...] tout cela a été semé par son geste (45). »

Et Vernhes se réjouissait de ce rôle bienfaisant en faveur de son ami cantalien. Il annonçait le projet d'Audiat de prendre Vermenouze « pour texte d'une conférence à Paris », sans qu'Audiat eût « encore précisé le lieu, le temps, ni l'auditoire ». « Mais, disait Vernhes à Vermenouze, comme je suis heureux et fier de vous avoir fait connaître et aimer de lui ! Il m'en remercie à présent, et aussi Gustave Zidler (46). »

*
**

(42) *Courrier de l'Aveyron*, 10 août 1902. Pierre Laur-Val : *Un poète d'Auvergne* : M. Arsène Vermenouze.

(43) Gabriel Audiat à Vermenouze. Paris, 22 mars 1901. Inédit.

(44) F. Vernhes à A. Vermenouze. Paris, 8 avril 1901. Inédit.

(45) Gabriel Audiat à A. Vermenouze. Paris, 21 décembre 1903. Inédit.

(46) F. Vernhes à A. Vermenouze. Paris, 8 avril 1901. Inédit.

A chacune de ses lettres, Fernand Vernhes rappelait à Vermenouze son projet de voyage à Paris. « Parlez-moi de votre voyage à Paris, de sa date (47). » « Je retiens votre promesse de nous venir en mai, avec les fleurs. Audiat y compte aussi (48). » Et déjà il élaborait un programme de visites à faire ensemble. Vernhes devait voir Ajalbert. Le temps lui avait manqué. Il attendrait donc l'arrivée de Vermenouze pour se rendre avec lui chez Ajalbert. Le 1^{er} mai, Vernhes rencontra Louis Bonnet et lui annonça la venue prochaine de Vermenouze. « Je pense que vous voudrez aller voir aussi Marcellin Boule, qui me parlait un jour très sympathiquement de vous et manifestait le désir de vous voir quand vous viendriez à Paris. Bref, vous ne manquerez pas, ici, de gens à voir, et quand la chose me sera possible, je me ferai un plaisir de vous accompagner chez quelques amis communs (49). »

A Louis Farges, Vermenouze disait son espoir de le voir bientôt, ayant l'intention « d'aller à Paris dans la première quinzaine de mai (50) ». Il avait, disait-il aussi, « reçu une charmante lettre du poète Gustave Zidler qui, à sa lettre, avait joint « son dernier livre : *La bonne vie* (51) ». Zidler, après la lecture d'*En Plein Vent*, avait, en effet, écrit à Vermenouze. Il le félicitait de ses « admirables sonnets d'Auvergne » où il avait « si bien su allier à l'humour d'un Rollinat, à la splendeur d'un Heredia, la rustique saveur d'un Fabié (52). » Zidler y trouvait aussi, ce qui appartenait bien à Vermenouze et qui était « si rare aujourd'hui », disait-il, « la foi, la bonne santé morale et la vaillance souriante d'un chrétien tranquille et heureux (53) ».

Gustave Zidler offrait l'hospitalité à Vermenouze s'il lui arrivait « d'entreprendre un jour un voyage à Paris (54) » : « Sachez que vous avez à Versailles un *ami* qui serait très fier de vous recevoir. Demandez-nous à déjeuner (sauf aux vacances de Pâques et de la Pentecôte et aux mois d'août et septembre). Votre couvert sera toujours mis à notre simple table de famille (55). »

Vermenouze répondait sans retard : il comptait bien « aller à Paris en mai prochain (56) » et il acceptait « pour lors » la « gracieuse invitation (57) » de Zidler. Aussitôt, d'Epéron, où il se trouvait, Zidler prévoyait un jour pour leur rencontre. Pourquoi ne fixeraient-ils pas un rendez-vous ? Zidler devait s'absenter de Versailles aux fêtes de la Pentecôte, le 26 mai. Il proposait à Vermenouze les dimanches 12 ou 19, ou bien les jeudis 9 et 16 mai, jour de l'Ascension, ou le 23 mai. Il priait Vermenouze de le prévenir de ses intentions quelques jours à l'avance, « de manière à pouvoir inviter aussi quelques amis », notamment le cher critique G. Audiat et le doux poète de la *Route frater-*

(47) F. Vernhes à A. Vermenouze. Paris, 29 mars 1901. Inédit.

(48) F. Vernhes à Vermenouze. Paris, 8 avril 1901. Inédit.

(49) F. Vernhes à Vermenouze. Paris, 2 mai 1901. Inédit.

(50) Vermenouze à Louis Farges. Vielles, 4 avril 1901. Inédit.

(51) *Ibid.* Vermenouze déforme le titre du livre de Zidler. Le titre exact est : *Le livre de la douce vie*.

(52) Gustave Zidler à A. Vermenouze. Versailles, 29 mars 1901. Inédit.

(53) *Ibid.*

(54) *Ibid.*

(55) *Ibid.*

(56) Vermenouze à G. Zidler. Vielles, 4 avril 1901. Inédit.

(57) *Ibid.*



*Un groupe d'amis à Vielles : Henri Delteil, E. de Ribier,
Arsène Vermeuouze, G. Audiat (août 1904).*

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

